



## AU LECTEUR

Après douze mois, la *Revue théosophique* cesse de paraître, — en plein succès.

Tous les théosophes n'ont qu'à remercier Madame la Comtesse G. d'Adhémar du service éminent qu'elle a rendu, avec un dévouement rare, à la théosophie, en lui consacrant un organe, dont les lecteurs ont pu apprécier l'intérêt et la valeur.

Mais la Théosophie ne peut rester sans un organe en France.

Nous reprenons l'œuvre commencée et interrompue ; — nous la continuons, et nous la continuerons.

Le dernier n<sup>o</sup> de la *Revue Théosophique* paraissait le 21 février. — Le 1<sup>er</sup> n<sup>o</sup> du *Lotus Bleu* paraît le 7 mars.

Ceci prouve la vitalité de l'idée théosophique, et combien profondes sont déjà ses racines vivaces que rien ne pourra plus arracher du sol français.

L'œuvre que nous entreprenons est une œuvre de *Science et d'Enseignement*, de *propagande désintéressée* ; — et, grâce au dévouement de quelques vrais théo-

sophes, cette œuvre est assurée, désormais, de longues années d'existence, et ne périra plus.

Ces dévouements prouvent qu'on sert une œuvre de vérité; on les trouve toujours, lorsqu'il s'agit de fonder quelque noble et grand édifice où doit s'abriter et se développer la pensée humaine rénovée.

Du reste, l'exemple ne nous en venait-il pas d'en haut? — des fondateurs et des chefs de la *Société théosophique*, le Colonel Olcott et madame H. P. Blavatsky, qui ont sacrifié fortune, temps, santé, à l'œuvre de transformation des idées et de la science occidentale, inaugurée par eux, sous l'inspiration directe des *Maitres* et *Initiés* de l'Orient?

Tous deux, ils ont poussé ce dévouement jusqu'aux extrêmes limites, et madame H. P. Blavatsky, jusqu'au point, où, par l'excès d'un travail surhumain, les sources mêmes de la vie physique sont menacées. — Un effort, de plus, et « elle retournait chez elle! » — Qu'ont-ils récolté, en échange de cette abnégation, pour les soutenir sur l'âpre et rude sentier de l'apostolat? — Bien des attaques, bien des calomnies, bien des ingraturités.

Madame Blavatsky a des ennemis acharnés, de même que tous ceux qui brisent les vieux moules des ignorances vermoulues, de même que tous les Christophe Colomb de la pensée, contre qui toujours se révolte une partie de l'équipage qu'ils conduisent à la conquête du nouveau-monde. Mais ces ennemis mêmes n'ont jamais osé nier sa haute et profonde intellectualité, la puissance de son esprit, l'étendue de ses connaissances

qui s'élèvent bien au-delà du savoir de la science moderne.

C'est une loi connue en Occultisme, — et tout le monde peut la vérifier l'histoire en main, — que chaque fin de siècle voit une renaissance du mouvement occulte, un élan des esprits vers cette *Science Secrète*, qui, il y a des milliers de siècles, enseignait, dans le mystère des Temples, bien des connaissances encore ignorées de la Science moderne, et vers lesquelles elle ne s'avance, à tâtons, qu'en tremblant, toute éperdue des vérités dont la lueur, à peine entrevue, l'éblouit et l'épouvante.

La science matérialiste, pressée, battue en brèche de toutes parts, en arrive à douter, elle-même, des négations si superbes et si dédaigneuses, où elle se retranchait, il y a bien peu d'années.

Elle commence à comprendre que ce n'est pas en démontant, même tous les pianos de la terre, qu'elle y trouvera le secret des Symphonies de Beethoven et de Mozart, des pensées de Weber, des mélodies de Verdi, ou des harmonies fulgurantes d'un Wagner.

C'est à la *Société théosophique*, fondée il y a quinze ans, par madame H. P. Blavatsky et le colonel Olcott, qu'est due l'explosion de ce puissant mouvement vers la science occulte, mouvement qui, à la suite, se communiqua bientôt aux diverses écoles de l'occultisme occidental.

La *Société théosophique*, qui compte près de 200 branches répandues dans le monde entier, reçoit, ainsi que nous venons de le dire, son inspiration des *Maîtres Esotéristes* ou *Initiés de l'Orient*, qui, depuis des milliers

de siècles, se sont transmis « la connaissance totale de la VÉRITÉ UNE ».

La *théosophie* est la Synthèse universelle et supérieure de toutes les doctrines que lui ont empruntées l'Égypte, la Kabbale et les Ecoles d'Occident.

Le *Lotus Bleu* est le seul organe, en France, de la *Société théosophique*.

Il s'adresse à tous les chercheurs désintéressés et de bonne foi, qui veulent sérieusement remonter à la source *directe et primitive* de l'Ésotérisme, connaître, dans sa pureté, l'Enseignement et la Science occultes.

Il s'adresse à tous ceux qui ont soif de l'Inconnu, qui veulent pénétrer dans l'Invisible, qui, « las d'apprendre, veulent enfin savoir. »

Il publiera, en entier, divers ouvrages du plus haut intérêt, dont la traduction n'a jamais paru en France, et qui ont produit une véritable révolution dans les idées et dans la science, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne. — Il n'est pas permis à la France d'ignorer plus longtemps ces graves travaux, qui nous apportent, — non pas comme des rêves ou des spéculations métaphysiques, mais comme des faits *scientifiques*, établis et prouvés, — les plus étranges révélations.

Ces ouvrages seront, pour commencer : *La clé de la théosophie*, par H. P. Blavatsky, — ce livre attendu, demandé depuis si longtemps, par tous ceux qui ont pénétré dans les premières Etudes de la Sagesse Orientale, et qui répond à toutes les questions, à tous les points d'interrogation ; — *Magie Blanche et magie*

noire, par le D<sup>r</sup> Frank Hartmann, une œuvre de Science et de haute philosophie, d'une admirable clarté, intéressante comme un roman, et dont le succès a été immense à l'étranger.

Puis viendront des extraits choisis d'*Isis dévoilée*, cette œuvre capitale, première révélation de la vraie doctrine, que tout le monde connaît de réputation et que personne n'a lue en France; — *La voix du Silence*, un livre admirable, où l'on sent le souffle inspiré des MAITRES; — des travaux de *Médecine occulte pratique*, de *Sociologie*, — car Théosophie et Sociologie sont deux sœurs qui marchent la main dans la main.

Des traductions des articles les plus importants publiés, soit dans l'Inde, soit en Angleterre, en Amérique ou ailleurs, par les *Revue théosophiques* étrangères, tiendront nos lecteurs au courant de ce grand mouvement encore inconnu en France, indépendamment des articles originaux de Madame H. P. Blavatsky et de collaborateurs *réellement versés dans les questions qu'ils traiteront* et dans cette *Science Secrète*, qui embrasse toutes les sciences et commence où celles-ci finissent.

La Collection du *Lotus Bleu* formera ainsi l'Encyclopédie la plus *complète*, l'enseignement le plus *direct* et le plus *exact*, — étant puisé à la source même, — de la SCIENCE OCCULTE et de la *Théosophie*.

Le *Lotus Bleu* sera donc une œuvre de Science, d'enseignement, qui planera dans les régions sereines et lumineuses de la pensée.

Ce n'est pas une entreprise intéressée, une spécula-

tion quelconque. — Aussi tous les bénéfices seront appliqués à l'amélioration de la *Revue* elle-même.

Les dévouements qui ont présidé à sa naissance l'accompagneront et assureront son existence, — quoiqu'il arrive.

Un dernier mot, — mot de remerciement à ceux qui nous apportent leur concours.

Nous n'en nommerons que deux, malgré leur modestie : Eugène Nus, dont nous sommes fier d'être personnellement l'ami, qu'on est toujours sûr de trouver, lorsqu'il s'agit d'une œuvre impersonnelle, utile et bonne, dont le haut talent, le noble caractère et l'élévation d'esprit, sont connus de tous ; — madame Camille Lemaître, modèle du vrai Théosophe, âme d'apôtre, qui a bien voulu se consacrer, avec un désintéressement absolu, au travail ingrat, et qui semble au-dessus des forces ordinaires, de nous fournir toutes les traductions diverses et difficiles, qui sont un des principaux éléments de succès du *Lotus Bleu*, et lui donnent sa valeur originale, en font une œuvre réellement féconde et à part.

JEAN MATTHÉUS.

## L'INCONNAISSABLE

Partout l'inconnu, à commencer par nous-mêmes. Nous ignorons tout, l'homme et le reste, et comment cela commence et comment cela finit. Nous croyons vivre dans le temps, nous mouvoir dans l'espace, et ce que nous pouvons le moins comprendre, c'est l'espace et le temps. Nous ne sommes sûrs que d'une chose, c'est que nous ne sommes sûrs de rien, puisqu'il est établi que nos sens même nous trompent. Que trouver? que prouver? qu'y a-t-il hors de nous? qu'y a-t-il en nous-mêmes? Est-ce l'Inde qui dit vrai : l'illusion!

Même en admettant cela, il semble pourtant qu'une chose au moins soit réelle : le sujet qui s'illusionne. Si le temps, l'espace, le mouvement, la matière, ne sont que des apparences, il y a quelqu'un que ces apparences abusent, et ce quelqu'un, c'est nous. Donc nous sommes, et le monde des idées est aussi, quoi qu'on dise. — « Je pense, donc je suis. » — C'est Descartes qui a raison.

A moins toutefois que ce *je* qui croit penser, ne soit lui-même qu'une illusion qui s'illusionne ; qu'il n'y ait pas plus de réalité dans le sujet que dans l'objet, et que le *moi*, comme le *non-moi*, ne doivent être refoulés dans le domaine des pures fictions.

C'est, en effet, ce que d'autres penseurs, qui pensaient qu'ils ne pensaient pas, ont répondu à la célèbre formule de l'auteur du *discours sur la méthode* ; et, pour

prouver que nous sommes non seulement entourés, mais pénétrés par l'inconnaissable, la philosophie positive enseigne que ce *moi* dont chacun a conscience est une chose qu'on ne peut nullement connaître, et que la connaissance de la personnalité qui pense est interdite par la nature même de la pensée. — O Socrate, que penses-tu de cela ?

Il est permis de se demander si cette personnalité, que sa pensée ne peut connaître, est bien sûre de connaître la nature de sa pensée, étant donné surtout qu'on lui refuse absolument la faculté de connaître la nature de quoi que ce soit. Mais toute cette gymnastique ne vaut pas le gros bon sens de Jean-Pierre qui, longtemps avant Descartes, disait à sa manière : — « Je pense, je sens, je jouis, je souffre, je ris, je pleure, donc je suis. » — Premier pas de la conscience raisonnée et de la raison consciente ; aurore de la philosophie.

Le second pas, c'est l'idée de cause qui se présente à tout esprit doué de la faculté de réfléchir. Là encore le gros bon sens de Jean-Pierre tombe, du premier coup, sur la voie de la solution. — « Pas d'effet sans cause. » — C'est le deuxième axiome que la nature de sa pensée lui révèle. Et ce même bon sens, aidé de l'expérience et procédant par analogie, comme feront plus tard de grands philosophes, lui certifie bientôt qu'il est totalement impossible qu'une cause communique à ses effets des qualités qu'elle ne possède pas en elle-même, et que lui, Jean-Pierre, ses parents, ses amis et ses voisins, étant doués d'une certaine intelligence et d'une certaine raison qui ne demandent qu'à grandir, la cause dont ils dérivent doit forcément être approvisionnée, n'importe de quelle manière, d'intelligence et de raison. — B. A. Ba de la logique.

Eh bien, non. Jean-Pierre se trompe et sa logique a tort. On va lui démontrer qu'il n'y a aucun rapport

possible entre la cause et l'effet. Au besoin même, on lui fera voir que c'est l'effet qui a produit la cause; et, si son gros bon sens n'est pas suffisamment ahuri, on finira par lui prouver qu'il n'y a ni cause, ni effet.

Sur quoi, le positivisme français lui recommandera de planter ses choux, au lieu de s'occuper de ces chimères, quoique le positivisme anglais déclare la recommandation parfaitement inutile, attendu que le premier besoin de la pensée humaine est de se repaître d'illusions.

— « Construire sans fin des idées qui exigent les efforts de nos plus énergiques facultés et découvrir perpétuellement que ces efforts ne sont que de futiles imaginations, » tels sont, selon M. Spencer, non seulement notre destinée, mais « notre devoir et notre tâche. » L'objet de ce devoir, le but de cette tâche, c'est « de nous faire comprendre la grandeur de ce que nous nous efforçons en vain de saisir. »

On entrevoit, dans les profondeurs de ce positivisme, un mysticisme confus que les positivistes français doivent considérer comme un cas pathologique transmis par l'atavisme aux cellules nerveuses de l'éminent auteur des *premiers principes* : mais ce n'est pas moi qui le chicanerai sur ce point. Toutefois la tâche et le devoir qu'il nous assigne vis-à-vis de l'incognoscible ne satisfont pas complètement ma raison. La tâche d'élever à perpétuité des constructions qui ne tiennent pas debout; le devoir impérieux de chercher continuellement à connaître, afin d'être continuellement repoussés, pour l'unique résultat « de maintenir dans notre esprit le sentiment juste de la distance incommensurable qui sépare le conditionné de l'inconditionné, » me semble une condition un peu excessive infligée à notre pensée par sa nature. Quelqu'inabordable que puissent être les mystères de l'incognoscible, cette déception perpétuelle

offerte aux efforts de nos plus énergiques facultés, est encore pour moi le plus inconcevable de tous.

On comprend à la rigueur la condamnation, jadis prononcée contre Sisyphe par les juges de l'enfer. Sisyphe, si l'on en croit l'histoire, était un affreux gredin qui avait abusé du pouvoir royal pour désoler sa contrée, sans parler des circonvoisines. Si les monarques, ses collègues, coupables du même méfait, l'expiant de la même façon, on doit rouler bien des rochers dans le Tartare. Mais M. Spencer ne nous dit pas ce qu'a pu faire la pauvre humanité pour mériter ce supplice renouvelé des Grecs. Et puis, en vérité, Sisyphe serait absolument trop bête si, reconnaissant enfin, après quelques milliers de siècles, la vanité de ses pénibles escalades, il ne se décidait à écouter Auguste Comte, et à s'asseoir pour toujours, les bras croisés, sur son bloc de pierre, tournant le dos à la cime infernale qu'il lui est ordonné et défendu de gravir.

C'est ce que Goethe appréhendait, quand il écrivit ces paroles :

— « L'homme doit croire avec fermeté que l'incompréhensible deviendra compréhensible, sans cela il cesserait de scruter. »

Goethe avait tort de craindre. Quoi que disent et fassent les radicaux du positivisme, l'homme a scruté et scrutera toujours, et plus sa puissance s'accroît, plus il fait d'efforts pour atteindre les sommets qui l'attirent... Témoin M. Spencer, un des puissants parmi les puissants d'aujourd'hui, qui s'élance d'une magnifique envolée jusqu'au seuil de la force suprême dont toutes les forces dérivent.

Mais la puissance a ses faiblesses et la logique ses défaillances, puisque ce grand raisonneur, après avoir signalé l'analogie de mouvement et l'économie de ressorts à tous les degrés de la vie, assigne à la plus haute énergie de notre être l'étrange fonction de s'agiter dans

le vide, inutilement dépensée et définitivement perdue. L'intellect humain méritait d'être mieux traité par l'un de ses plus illustres représentants.

Constatons un fait : C'est que tout cela est de la pure dialectique. Le positivisme français promulguant par décret les limites de la pensée, le positivisme anglais la condamnant à manœuvrer perpétuellement dans une cage à écureuil, partent d'une affirmation étayée sur des arguments, comme la plus vulgaire philosophie, et font tout simplement de la métaphysique à rebours. La science qu'ils invoquent ne peut juger au fond dans cette affaire. Elle n'a qu'un droit de contrôle sur les doctrines qui se présentent, et ne peut refuser l'estampille qu'à celles qui contredisent ce qu'elle affirme sûrement. Permis aux chimistes, aux physiciens, aux biologistes, aux mécaniciens, comme au premier philosophe venu, de construire des théories ; mais ils tombent alors sous la loi commune aux inventeurs d'idées, et doivent prendre leur brevet, sans garantie du gouvernement.

Du reste ce que la science affirme en toute sûreté ne dépasse guère la constatation et quelquefois l'enchaînement des phénomènes. Les lois qu'elle en déduit sont sujettes à caution. Des faits jusqu'alors inobservés ou mal observés peuvent les modifier et parfois les détruire. C'est l'histoire de l'investigation humaine à tous les degrés et dans tous les ordres où elle s'est exercée. L'expérience du passé devrait nous rendre prudents, sinon modestes. Mais la présomption n'est pas notre moindre défaut. Chaque fabricant de système déclare inaccessible à tous ce qu'il ne peut s'expliquer à lui-même. Les disciples renchérissent sur les ostracismes du maître, et nous assistons, dans nos temps prétendus avancés, à cette inconséquence bizarre de gens qui proclament la loi irrésistible du progrès, tout en élevant un mur d'airain devant les recherches de la pensée. L'homme a un tel besoin de croire et d'affirmer quelque chose,

qu'à défaut de mieux, il croit qu'il ne doit pas croire, et affirme qu'il ne peut rien affirmer. Ce doute, qui ne doute plus, n'est pas le commencement, mais la fin de la sagesse.

En bonne conscience, avant de déterminer ce qu'il nous est interdit de connaître, il faudrait s'assurer que nos facultés de perception ont accompli leur dernier progrès, et qu'en surplus de celles-là, il n'y a pas en nous d'autres puissances de compréhension qui sommeillent encore. Puisqu'on assure que notre personnalité nous est inconnue, comment découvre-t-on ce que peut ou ne peut pas atteindre une personnalité qu'on n'atteint pas ?

Je sais bien qu'on se rabat sur cette maxime plus creuse que profonde, qui prétend couper court à toute discussion : — le fini ne peut comprendre l'infini.

Mais d'abord qu'est-ce qui est fini ? l'esprit, la raison, la conscience. Tout ce qu'on loge dans la substance grise de nos cerveaux ? Tout ce qui constitue la personnalité qui pense et que la pensée ne peut connaître ? Comment savoir si c'est fini, indéfini ou infini, étant admis que, là encore, on se heurte à l'incognoscible, et ne serait-on pas fondé, en bonne logique, à pencher pour la troisième solution, c'est-à-dire que la personnalité qui pense participe de l'infini dans une mesure quelconque, puisque, assure-t-on, elle échappe à la connaissance, ni plus ni moins que tous les mystères dont nous entoure l'absolu ?

Cette hypothèse jetterait peut-être une lueur sur la nature de la pensée, et même, — que les élèves de M. Büchner me pardonnent cette insinuation, — sur la pensée de la nature. Tout bien considéré, on trouve en sa faveur des présomptions que n'offre pas l'affirmation contraire. Jusqu'à ce que les disciples d'Auguste Comte aient trouvé le moyen de clore ce qu'ils appellent la phase métaphysique de notre es-

pèce, en restreignant nos préoccupations au pot-au-feu du ménage terrestre, nous sommes tenté de croire qu'on ne peut pas assigner de bornes aux aspirations de l'esprit humain. Ce grand désir, dût-il être éternellement déçu, comme le prédit M. Spencer, nous aurions toujours, au fond de notre être, quelque chose d'infini, la soif de connaître ; et la conviction que ces énergiques efforts imposés à notre nature sont condamnés d'avance à ne jamais aboutir, nous donnerait même, quoiqu'on dise des deux côtés de la Manche, une certaine notion de l'inconnaissable et de nos rapports avec lui, à savoir que l'absolu, dont le positivisme anglais affirme l'existence, se manifeste au relatif par une absurdité sans limite ou une mystification sans fin.

On prétend, il est vrai, qu'il est inconditionné, ce qui est peut-être une excuse.

— Mais alors, dit Jean-Pierre, on le connaît donc ?

Même inconséquence que pour la personnalité qui pense, qu'on déclare insaisissable, et sur laquelle on légifère, comme si on la saisissait.

Puisque, décidément, même dans le camp des incognoscibilistes, on ne peut s'empêcher de qualifier l'incognoscible, mieux vaut croire fermement, avec Gœthe, que nous finirons par comprendre tout au moins ce qui concerne nos destinées, premier mystère qu'il nous importe de découvrir. Donc, à l'instar de ce brave chauvin qui prétendait, un peu témérairement peut-être, qu'impossible n'est pas français, soutenons jusqu'à nouvel ordre, que, dans la mesure de nos curiosités légitimes, — et je crois bien qu'elles le sont toutes, — inconnaissable n'est pas humain.

EUGÈNE NUS.

## LOUIS DRAMARD

« Je ne peux vraiment plus douter de l'existence de l'âme, — disait un moraliste, — alors que je me rencontre avec quelqu'un qui en a une. » On peut en dire autant du « caractère, » lorsqu'on se rencontre avec une personnalité hautement titrée du côté du cœur, de l'esprit et de l'intelligence. Et rien n'est plus intéressant, pour tout homme qui sent et qui pense, que l'étude d'un caractère ; peu importe que celui qui manifeste ce caractère, soit connu ou non, compatriote ou étranger.

C'est arrivé seulement à un certain point de l'évolution que la fraternité universelle ne sera plus un vain mot. Parler de fraternité et ne rien faire pour instruire, moraliser les hommes, c'est rester dans la théorie ; travailler constamment à l'avancement, à l'éclaircissement de l'humanité, c'est être dans la pratique, — et c'est là ce que Dramard n'oublia jamais. Louis Dramard, le premier fondateur sérieux, en France, d'une association pour l'étude de la *Science ésotérique hindoue*, comme il appelait toujours les nouvelles études qui le transportaient et le transformaient ; Dramard, le premier président, auquel on puisse vraiment donner ce

nom, de la *Société Théosophique*, à Paris, était un CARACTÈRE.

Mort en 1888, après de longues souffrances inouïes, le dernier mot sorti de ses lèvres fut pour la *Société d'études théosophiques* qu'il avait fondée, sa dernière pensée pour la propagation à travers toute la terre des vérités morales et sociales, auxquelles il avait eu le bonheur de se rattacher. « Ah ! s'écriait-il, si le peuple pouvait arriver à les connaître dans toute leur profondeur, comme je les connais, avec quelle ardeur il se joindrait à nous pour les répandre et pour travailler à en infuser l'esprit humanitaire et social par excellence, dans le vieux corps malade et décrépit de nos Sociétés. »

Pour lui, socialiste militant, dévoué, intelligent, instruit, éclairé, la vraie connaissance, depuis longtemps perdue ou demeurée voilée, de ces vieilles philosophies orientales de nos ancêtres, les Aryens, était le remède tant cherché, le salut inespéré.

Aussi la publication en France de livres traitant de ces philosophies, en exposant les grandes lignes ou entrant dans de plus amples détails, et la création d'un organe vraiment théosophique, — puisque c'est le nom donné à nouveau aux études de cette grande science Panthéistique et sociale, — furent-ils son plus cher et son dernier désir<sup>1</sup>.

Mais, pour bien faire connaître l'homme, le mieux est de donner la parole aux amis qui ont su l'apprécier, et de citer quelques-unes des lignes émues que

<sup>1</sup> Ce désir sera réalisé (N. D. L. D.)

Benoît Malon publia dans la *Revue Socialiste*, au lendemain de la mort de Louis Dramard, qui en était un des fondateurs et l'un des principaux collaborateurs.

Il y eut deux phases dans cette vie si courte et si bien remplie : — celle du lutteur et du chercheur, et c'est de celle-là que parle M. Benoît Malon ; « *Les lettres à une commençante* », dont nous entreprenons la publication, feront connaître la seconde phase, où, toujours poussé par le seul amour de l'humanité, il avait enfin trouvé « la lumière », après laquelle il aspirait depuis ses plus jeunes années, dans le but de faire partager aux autres son bonheur.

« Presque toujours les mains avares de la mort frappent ce qu'il y a de meilleur sur la terre, et les plus mauvaises choses accomplissent leur destinée. » « Ces paroles du poète antique me sont revenues en mémoire, nous dit M. Malon, lorsque, le 13 mars 1888, une dépêche m'annonça que nous venions de perdre, en la personne de Louis Dramard, l'un des principaux fondateurs de la *Revue socialiste*, un de ses plus éminents collaborateurs, et l'un de nos amis les plus chers.

« La cruelle maladie qui l'a emporté, à 39 ans, le minait depuis plus de quinze ans, ne lui laissant aucune espérance ; mais tel était le noble ami dont nous déplorons la perte, que le mal torturant et mortel, au lieu d'éteindre sa pensée et de dessécher son cœur, n'a fait que surexciter ces dons d'intelligence et de bonté qui étaient en lui.....

« Sous l'âpre préceptorat de la souffrance, il est de-

« venu le penseur affiné, l'ami dévoué, le socialiste  
« vaillant, que nous avons connu. Il a été ainsi la dé-  
« monstration vivante de cette pensée de d'Alembert,  
« que la douleur, chez les biens doués, étend et agran-  
« dit l'âme.....

« L'homme vraiment digne de ce nom sait, sans avoir  
« eu besoin de le lire dans l'Illiade ou dans la Bible, que  
« la Vie est amère et pleine de larmes », que « toute  
« créature gémit », que, par conséquent, chacun a sa  
« peine qui doit être courageusement soufferte. Il sait aussi  
« que, la vie n'est rien, si elle n'est consacrée à l'amélio-  
« ration personnelle et à l'accomplissement du devoir  
« social, et que, selon une forte parole de Strauss, celui-  
« là compte vraiment parmi les hommes qui, dans un  
« cercle étroit ou vaste, a travaillé, selon ses forces, à  
« l'avènement des justices nouvelles.

« C'est pourquoi sous l'étreinte du mal physique,  
« des déchirures du cœur, des fatigues du corps et de  
« la pensée, lorsqu'il a la possibilité d'être utile à ses  
« semblables et de travailler à l'œuvre sainte de la  
« rénovation sociale et morale de l'humanité, il rougi-  
« rait de penser à ses propres maux, devant l'immense  
« voile de douleur que la cruelle nature des choses a  
« étendu sur la vie universelle. Il emploie tout ce qui  
« lui reste de forces à combattre autour de lui l'iniquité  
« et la souffrance, à se faire une règle altruiste de con-  
« duite, et il trouve dans l'accomplissement de ses de-  
« voirs l'austère consolation des bons et des forts.

« Tel fut Dramard : résigné à l'inévitable et toujours  
« dévoué au bien commun.

« Dans toute situation qui lui était faite, il cherchait  
« toujours le devoir, comme d'autres cherchent le bon-  
« heur ; ainsi, lorsque la maladie l'obligea à passer à  
« Alger la moitié de son existence, il se préoccupa  
« immédiatement du bien à faire sur la terre africaine,  
« et il n'erra pas. Il se fit devant l'opinion publique  
« l'avocat des indigènes ; il revendiqua pour eux la jus-  
« tice d'abord, et ensuite l'émancipation graduelle...

« J'ai dit, reprend un peu plus loin M. Malon, que  
« Dramard avait été, non aigri et stérilisé, comme c'est  
« le cas ordinaire, par la maladie, mais qu'il avait été  
« amélioré par elle.

« Un jour que je le trouvai lisant ses chers classiques,  
« il me montra, en me regardant avec son sourire fin et  
« triste, ce passage d'Eschyle : « c'est *Zeus* qui a con-  
« duit les hommes dans les voies de la sagesse, en leur  
« imposant cette loi d'acheter la science par la dou-  
« leur. » Je compris, et si je n'avais craint d'avoir l'air  
« de le flatter, je lui aurais répondu qu'il en était une  
« preuve, lui qui, de tout point, avait pratiqué ce pré-  
« cepte de Carlyle, que « l'homme souffrant doit dévo-  
« rer sa fumée pour la transformer en feu vivifiant,  
« c'est-à-dire en amélioration intérieure et en activité  
« bienfaisante. »

« Pourtant l'esprit de Dramard n'était pas entière-  
« ment satisfait. Dramard était de ces hommes dont  
« Littré a dit que « rejetant la conception théologique  
« du monde, comme inconciliable avec le savoir positif,  
« ils cherchent à se faire une foi qui soit en rapport  
« avec les conditions réelles de l'humanité. »

« Partant de ce principe que nos jugements, comme  
 « nos actes, ne peuvent se passer d'une conception, d'un  
 « mode ou d'une règle de conduite, il n'était pas éloigné  
 « de dire avec le même Littré : « l'espace sans borne,  
 « l'enchaînement des causes sans terme, est absolument  
 « inaccessible à l'esprit humain, mais inaccessible ne  
 « veut pas dire : Nul, ou non existant ; l'immensité tant  
 « naturelle qu'intellectuelle tient par un lien étroit à nos  
 « connaissances, et ne devient, que par cette alliance,  
 « une idée positive du même ordre ; je veux dire que,  
 « en les touchant et en les abordant, cette immensité  
 « apparaît sous un double caractère : la réalité et l'inac-  
 « cessibilité. C'est un Océan qui vient battre notre rive et  
 « pour lequel nous n'avons ni barque, ni voile, mais dont  
 « la claire vision est aussi salutaire que formidable. »

« Cette *claire vision*, Dramard crut la trouver dans  
 « l'*Esotérisme Hindou*, qui s'est fait récemment connai-  
 « tre, en Occident, sous le nom de *Théosophie*. »

. . . . .  
 . . . . .

Quelques mots encore sur Dramard ; ils sont d'un de  
 ses vieux amis ; un caractère aussi, celui-là, médecin  
 aussi bon, savant aussi éclairé que dévoué à tout ce qui  
 souffre, pleure et gémit.

Dans son discours d'adieu sur la tombe ouverte de  
 son ami, le docteur Moreau d'Alger termine ainsi :

« Vers la fin de sa vie, déjà miné par la cruelle ma-  
 « ladie à laquelle il devait succomber, il s'était adonné  
 « à un nouveau genre d'études ; il fai sait partie de la  
 « *Société Théosophique*.

« Il avait, en effet, quelque peu pénétré dans le sanc-  
 « tuaire des vieilles traditions et civilisations de l'Inde.  
 « Il en était revenu émerveillé. Il s'y était plongé de  
 « nouveau, et il apportait dans ces sciences dites occul-  
 « tes, dites mystérieuses, dont l'hypnotisme contempo-  
 « rain soulève un coin du voile, son esprit et sa vigueur  
 « scientifique, ainsi qu'en témoignent ses articles sur la  
 « *Doctrine Esotérique*.

« Ici, comme toujours, il obéissait à cette double  
 « impulsion dont j'ai parlé : la haine des oppresseurs,  
 « l'amour des opprimés. Il prenait le parti des tra-  
 « vailleurs indépendants contre les *positivistes* à ou-  
 « trance, qui, s'érigeant en Eglise, jettent l'anathème  
 « sur tout ce qui n'a pas l'estampille de la science  
 « officielle, et *traitent les chercheurs de charlatans*.

« Je ne suivrai pas Dramard dans cette phase nou-  
 « velle de ses idées philosophiques, je n'ai pas la compé-  
 « tence suffisante pour le faire. Ce que je sais, c'est que  
 « ces idées avaient apporté dans son esprit un calme  
 « extrême ; il a vu venir la mort avec une tranquillité  
 « parfaite, et il l'a eue douce, comme il la souhaitait.

« Et peu à peu, de sa haine vigoureuse contre l'op-  
 « presseur, de sa sympathie pour les opprimés, le pre-  
 « mier sentiment perdait de son amertume, et le second  
 « gagnait en intensité.

« Un grand exemple nous est laissé par ce vrai ré-  
 « publicain Socialiste. »

Voyons maintenant Dramard comme Théosophe.

Ses Lettres à une commençante nous montreront ce  
*caractère dans toute sa vérité.* — N. D. L. D.

## LETTRES SUR LA THÉOSOPHIE

A UNE COMMENÇANTE

MADAME,

Je réponds tout de suite à votre lettre, et je commence par vous dire que la *Société Théosophique* vous est ouverte. Je trouverai facilement pour vous un second parrain, conformément à l'exigence de nos Statuts.

Maintenant, je vous ferai observer que la *Société théosophique*, n'ayant, ici-bas, *aucun but personnel*, vise plus à répandre les grandes et consolantes vérités de *l'Esotérisme*, qu'à développer ses ressources, son influence, ou le nombre de ses adhérents.

Nous aimons mieux ramener un esprit au vrai qu'inscrire un adhérent de plus sur nos listes, car l'adhésion matérielle n'entraîne malheureusement pas toujours celle de l'intelligence et du cœur.

Je dois donc vous avertir, conformément à nos principes, que votre adhésion à la *Société* ne vous apportera que des charges et *aucun avantage*, attendu que notre devoir est de faciliter à tous la connaissance du vrai, sans distinction de Sectes, de Races, d'Ecoles, de Croyances.

Nous vous donnerons donc autant, si vous n'adhérez pas à la Société, que si vous y adhérez. Notre but a été de constituer, entre la France et les Ecoles d'Orient, un lien permanent.

Il fallait, pour cela, un centre d'informations, de correspondances, etc., etc.

Ceux d'entre nous qui ont pu participer aux frais d'installation de ce centre l'ont fait ; de là la fondation du Groupe théosophique <sup>1</sup>. — Mais, encore une fois, tout ce que nous possédons de ce côté : — renseignements, manuscrits, livres, journaux, est à la disposition de quiconque veut s'instruire <sup>2</sup>.

En conséquence, et si je puis me permettre de vous donner un avis, voici ce que je vous conseillerai. — Si votre situation pécuniaire vous le permet, adhérez. — C'est votre devoir de contribuer à l'instruction des intelligences d'élite que leur situation empêche de s'élever jusqu'à la lumière.

Vous contribuerez ainsi à rendre accessibles à tous les enseignements ésotériques, dont ont si peu profité, jusqu'à présent, les Orientalistes qui les ont monopolisés et travestis.

Et, maintenant, il me reste, avant de vous offrir les moyens d'instruction dont je puis disposer, à vous donner un avertissement, dont vous comprendrez, sans doute, la gravité, si j'en juge d'après l'esprit de votre lettre.

Vous avez lu la « Mission des Juifs », et vous avez peut-être remarqué, vers la fin, cette phrase de saint Yves :

«..... J'ai osé braver la folie ou la mort, en sondant tous les mystères... »

Au temps de Cycle ascendant, quand la Science gouvernait la terre, l'enseignement ésotérique, alors complet, se donnait sagement aux Néophytes, en raison de

<sup>1</sup> Représenté aujourd'hui, à Paris, par l' « Hermès », branche française de la Société Mère d'Adyar. (N. D. L. D.)

<sup>2</sup> Ceci, bien entendu, ne s'applique qu'au cercle *extérieur* et purement *exotérique*. (N. D. L. D.)

la capacité intellectuelle de chacun d'eux, et les Maîtres arrivaient ainsi au développement intégral de chaque individualité.

De nos jours, il reste bien peu de centres complets d'*Initiation* ; un seul peut-être <sup>1</sup> : — le collège des Mahatmas thibétains. — Et, dans le reste du monde, le flambeau sacré est alimenté par de Semi-Initiés, plus ou moins isolés, dont l'instruction varie du plus au moins, et dont les connaissances finissent par s'altérer, loin de leur source.

Il résulte de cela qu'il ne faut guère compter, dans nos pays, sur des Maîtres intelligents, ou même bien informés, qui sauront agir selon les facultés de l'élève. Chacun enseigne donc au hasard ce qu'il sait et s'instruit lui-même comme il peut.

Sans doute, la *Société théosophique*, qui correspond avec les Initiés du Thibet, pourrait, en s'en rapportant à eux, éviter bien des accidents. Mais nos Maîtres sont obligés de conformer leurs enseignements à la moyenne des Adhérents, comptant sur nous pour faire le reste.

Il en résulte que les mieux doués, trouvant la méthode trop longue, cherchent partout des moyens d'information, tandis que les esprits plus lents ont de la peine à suivre.

Tout ceci s'arrangera avec le temps ; des instructeurs prudents et éclairés se formeront, des centres s'établiront, mais la nature procède lentement, et toute la Science des Maîtres consiste à *connaître les lois de la Nature et à s'y conformer*.

Or, en ce moment, il n'y a pas de doute qu'on ne joue gros jeu, en voulant pénétrer au-delà des grandes lignes de la Doctrine Esotérique.

Les intelligences ordinaires n'ont rien à risquer, car

<sup>1</sup> Ce « peut-être » n'exprime pas un doute de la part de L. Dramard. — Il se trouve expliqué dans une autre lettre. (N. D. L. D.)

elles n'ont guère l'habitude de creuser les sujets qu'elles ne comprennent pas tout d'abord.

Mais un esprit ouvert, auquel il manque, par malheur, quelque une des conditions multiples requises pour arriver au but, est perdu, dès qu'il a dépassé une certaine limite.

Quiconque, dans ces conditions, n'atteint pas le but : — l'*Adeptat* dans cette vie, — est fatalement mené à la folie ou à la mort des terreurs.

Vous me demanderez peut-être si, n'étant encore ni fou, ni mort, j'ai la prétention d'être un Adepte. Hélas ! non ; mais je n'ai pas, non plus, celle de le devenir.

Je me contente de mettre en pratique les très scientifiques enseignements de l'Esotérisme, en ce qui concerne la vie usuelle, et d'étudier la haute et lumineuse philosophie qui nous vient de l'Orient.

Je pourrai donc, sans danger, vous communiquer les éléments de mes Etudes ; mais à condition, cependant, que cela ne vous poussera pas à vouloir étudier les *Sciences occultes*, car je ne connais ici nulle direction normale dans cette voie.

Quant on la suit, c'est à ses risques et périls.

Sans cela, je suis assez curieux, assez fou de Science et de vérité, pour ne reculer devant aucun sacrifice mondain. Si je connaissais un Maître intelligent et compétent, je n'hésiterais pas ; mais rien ne pourrait me faire braver l'horrible mort, dont je connais malheureusement quelques exemples.

Il existe, en dehors de nos académies routinières, et les tribunaux en fournissent la preuve, des Adeptes des ténèbres, aussi bien que de la lumière. Ceux-là visent aux richesses, à la puissance, et révèlent souvent quelques secrets de ce qu'on appelle vulgairement la « Magie Noire », pour se faire des séides ou des complices.

Il n'y pas de Magie Noire ou Blanche. Il y a la Science,

dont certains sommets sont encore inaccessibles pour le plus grand nombre, et dont certaines formules, dites occultes, ont été livrées imprudemment par des Initiés du dernier rang.

Il y a eu quelques-uns de nos amis, il y en a probablement encore, qui ont cherché et cherchent, à leurs risques et périls, tous les moyens de s'instruire. Certains d'entre eux sont morts ou devenus fous.

Comme je n'ai pas la capacité, ni la mission de juger la puissance intellectuelle ou morale de qui que ce soit, je me borne à mon rôle, qui est de tenir ce que je sais, ce que je possède, à la disposition de quiconque veut se renseigner. — C'est fait.

Donc, soit que vous désiriez adhérer à la *Société théosophique*, soit que vous préféreriez vous abstenir, je vous enverrai la liste des livres, publications, brochures, manuscrits même, que je puis mettre à votre disposition. Je suis, en outre, disposé à vous donner les renseignements verbaux ou écrits, que vous me demanderez.

C'est donc chose entendue, je suis à votre entière disposition. Je vous envoie, ci-joint, la liste des ouvrages que je possède à Paris, et, en attendant vos instructions et le plaisir de faire votre connaissance, je vous prie d'agréer l'assurance de mon dévouement absolu et de ma sincère considération.

L. DRAMARD.

Paris, 27 juin 1885.

(à suivre).

## LA CLÉ DE LA THÉOSOPHIE

*Exposition claire, sous forme de demandes et de réponses, de l'Ethique, de la science et de la philosophie, pour arriver à la connaissance de ces sujets, connaissance pour laquelle la Société Théosophique a été fondée.*

DÉDIÉ PAR L'AUTEUR H. P. B.

A tous ses disciples, à ceux qui se sont rangés sous la bannière de la Société, afin qu'ils puissent apprendre pour enseigner à leur tour.

*L'abondance des matières nous force à remettre au prochain N<sup>o</sup>, le commencement de la publication de cet important ouvrage.*

*Mais nous en donnons, dès aujourd'hui, la Table des Matières.*

*De la sorte, tous ceux qui ont entendu parler de la Société Théosophique et de la théosophie, et qui n'en connaissent guère encore, pour la plupart, que le nom, verront la quantité de renseignements que contient l'ouvrage, pourront s'assurer qu'après l'avoir lu, ils connaîtront enfin la question de la façon la plus complète.*

*Dans la Clé de la théosophie, ils trouveront tous les éclaircissements désirés et la solution des principaux problèmes qui préoccupent les esprits, à notre époque.*

*Nul ne pourrait donner ces éclaircissements et ces solutions avec cette autorité et cette clarté.*

*La Clé de la Théosophie, de plus, est écrite sous forme de Questions et Réponses, ce qui en facilitera la lecture et la compréhension.*

LA DIRECTION.

**Table des Matières.**

## SECTION I

La Société Théosophique et la Théosophie.  
L'idée poursuivie par les fondateurs de cette Société.  
L'antique Sagesse religieuse ésotérique.  
La Théosophie n'est pas le Bouddhisme.

## SECTION II

Théosophie exotérique et Théosophie ésotérique.  
Ce que la Société actuelle n'est pas.  
Théosophistes et membres de la Société Théosophique.  
La différence entre Théosophie et Occultisme.  
La différence entre philosophie et spiritualisme.  
Pourquoi la Théosophie est-elle acceptée ?

## SECTION III

La Société Théosophique à l'œuvre.  
L'objet principal de la Société.  
Origine commune de tous les hommes.  
Nos autres objets.  
Sur le caractère sacré de l'engagement.

## SECTION IV

Théosophie et relation que la Société peut avoir avec  
cette philosophie.  
Progrès individuels et progrès généraux.  
L'abstrait et le concret.

## SECTION V

Les enseignements fondamentaux de la Société Théosophique.  
Sur Dieu et sur la prière.  
Est-il nécessaire de prier ?  
La prière abaisse l'homme et lui fait perdre de vue qu'il  
ne doit compter que sur lui-même.

Sur la source de l'âme humaine.  
Les enseignements Bouddhistes sur les sujets ci-dessus

## SECTION VI

Enseignements Théosophiques concernant la nature de l'homme.

L'unité du Tout dans le Tout.

Evolution et Illusion.

La constitution septennaire de notre planète.

La nature septennaire de l'homme.

La distinction entre Ame et Esprit.

Les enseignements des Grecs.

## SECTION VII

Sur nos différents états *post mortem*.

L'homme physique et l'homme Spirituel.

Punition et récompense éternelle. Nirvana.

Sur les différents principes dans l'homme.

## SECTION VIII

Réincarnation et renaissances.

Qu'est-ce que la mémoire, selon les enseignements Théosophiques?

Pourquoi ne nous rappelons-nous pas nos vies passées?

Individualité et personnalité.

Récompense et punition de l'Ego.

## SECTION IX

*Kama-Loca et Devachan.*

La destinée des principes inférieurs.

Pourquoi les Théosophistes ne croient pas aux « revivants, Esprits purifiés. »

Quelques mots sur les Skandas.

Sur l'état de conscience après la mort et avant la naissance.

Ce qu'en fin de compte on comprend par annihilation.

Termes définis pour choses définies.

## SECTION X

Sur la nature de notre principe pensant.  
 Le mystère de l'Ego.  
 La nature complexe de *Manas*.  
 Doctrine enseignée dans l'Évangile de saint Jean.

## SECTION XI

Sur le mystère des réincarnations.  
 Renaissances périodiques.  
 Qu'est Karma ?  
 D'où viennent nos connaissances ?  
 La différence entre Foi et Connaissance, ou foi aveugle et  
 foi raisonnée.  
 Quelqu'un, même un Dieu, a-t-il le droit de remettre  
 les fautes ?

## SECTION XII

Qu'est-ce que la Théosophie pratique ?  
 Devoir.  
 Théosophie et réforme politique.  
 Oubli, sacrifice de soi-même.  
 Charité.  
 La Théosophie et les masses.  
 Comment chaque membre peut aider la Société.  
 Ce qu'un Théosophiste ne devrait pas faire.

## SECTION XIII

Sur les fausses conceptions concernant la Société Théoso-  
 phique.  
 Théosophie et ascétisme.  
 Théosophie et mariage.  
 Théosophie et éducation.  
 Pourquoi tant d'antipathies contre ce mot : Théoso-  
 phie ?  
 La Société Théosophique est-elle instituée dans un but  
 d'intérêts particuliers ? — pour gagner de l'argent,  
 par exemple ?  
 La cheville ouvrière de la Théosophie.

## SECTION XIV

Les *Mahatmas* de la *Société Théosophique*, « selon la plupart  
des Théosophistes »

Sont-ils esprits de lumière ou démons ?

L'abus des noms et des termes les plus sacrés.

## CONCLUSION

L'avenir de la *Société Théosophique*.

FIN DE LA TABLE

*Traduit de l'anglais.*

*(à suivre)*.

**LA MAGIE BLANCHE ET LA MAGIE NOIRE**

OU LA

**SCIENCE FINIE ET INFINIE DE LA VIE**

CONTENANT

QUELQUES DONNÉES PRATIQUES POUR LES ÉTUDIANTS

DE L'OCCULTISME

**Par Frank HARTMANN**

Membre de la Société Théosophique.

Tout ce qui existe sur la férieures agissent, les parties terre a sa contre-partie éthérée supérieures qui président réa- au-dessus de la terre et en- gissent sur elles. dehors.

*(Sohar Wajécaé.)*

Il n'y a aucune chose, pour si insignifiante qu'elle puisse paraître en ce monde, qui ne soit pas dépendante de quelque chose de plus haut. De sorte que, si les parties les plus in-

Je ne parle pas de choses fictives mais de ce, qui est certain et parfaitement vrai.

*(Hermès Trismégiste.)***PRÉFACE**

Notre siècle est le siècle des idées. La majorité des êtres instruits vivent, on peut le dire, par la tête seule, et les droits du cœur sont complètement méconnus.

Le septicisme est roi, et la sagesse n'a la parole que lorsqu'on est sûr qu'elle ne va pas protester contre les considérations égoïstes qui priment toutes les autres, et qui sont, pour le moment, la loi de la vie.

Les chefs de la science font tous leurs efforts pour amener l'infinie vérité dans la sphère finie de leur compréhension, et l'existence de tout ce qu'ils ne peuvent expliquer est niée par eux.

Nos philosophes spéculatifs refusent de reconnaître l'incompréhensible pouvoir de l'amour universel, dont la lumière est réfléchie par l'âme humaine.

En prenant pour base de leur raisonnement les observations que leurs transmettent leurs sens, ils veulent examiner les vérités éternelles à la lumière faible et vacillante de leur esprit étroit.

Ils demandent en vain à la science de leur démontrer le pourquoi de la loyauté, de l'honnêteté, et le pourquoi de ce sentiment si élevé de l'oubli de soi, sentiment qui vous fait mettre l'intérêt de l'espèce humaine bien au-dessus de votre propre intérêt.

Il est universellement admis que la destinée ultime de l'homme ne peut dépendre des théories que son esprit a pu forger de toutes pièces, en ce qui regarde la cosmologie, la pneumatologie, ses plans de « salut » etc.

Aussi, tant qu'il ne possède pas la connaissance réelle, peu importe les différentes croyances ou idées qu'il se fait de toutes ces choses. En dehors de la Vérité, toutes les croyances sur ces sujets se valent ; l'une n'est pas meilleure que l'autre, car, tant que l'homme ne sera pas libéré de toutes ces opinions erronées, sa marche en avant sera retardée.

Mais plus tôt il aura découvert la vérité, plus tôt il pourra atteindre au sommet de sa perfection finale. La question la plus importante, semble-t-il, doit être celle-ci : en dehors de toute autorité supposée ensei-

gnante ou révélatrice, est-il possible qu'un homme puisse connaître quelque chose qui ne soit pas le produit de ses perceptions sensuelles ? Le pouvoir de l'intuition peut-il se développer à un tel point qu'il puisse atteindre, sans aucune possibilité d'erreur, à la connaissance réelle ; ou bien serons-nous toujours obligés de nous en rapporter aux ouï dire de quelques-uns, ou de nous soumettre à l'opinion du plus grand nombre ?

Le premier individu venu peut-il, par des moyens particuliers, arriver à posséder des pouvoirs autres que ceux qui sont reconnus et classés par la science moderne ? Si oui, comment de tels pouvoirs transcendants peuvent-ils être acquis ?

Les pages qui vont suivre sont écrites dans le but de tenter une réponse aux demandes posées ci-dessus, en amenant ceux qui désirent connaître la vérité à avoir une conception exacte de la véritable nature de l'homme et de sa position dans l'univers.

Ceux qui croient posséder sur ce sujet les notions les plus certaines n'ont naturellement pas besoin des instructions que ces pages contiennent ; mais, pour ceux qui désirent connaître mieux, qui ont besoin de savoir plus, elles peuvent être de quelque utilité.

C'est pour ceux-là que nous répétons l'avis de Gautama Bouddha : « ne croyez rien de ce qui peut blesser votre raison, mais ne rejetez rien non plus comme irrationnel, sans un sérieux examen. »

Et bien que, lorsque nous traitons des lois par lesquelles ces occurrences mystiques peuvent se produire, nous ayons essayé de prouver la possibilité de ces occurrences, aucune place n'a été réservée, dans ce livre, pour l'examen en détail de tels phénomènes ; ceux qui voudront trouver ces détails les iront chercher dans d'autres livres appropriés, dont les titres sont toujours mis au bas de la page où les sujets en question sont traités.

## INTRODUCTION

« *La connaissance de la vérité est au-dessus de toutes les religions.* »

Quelle que soit la fausse interprétation que l'ancienne et la moderne ignorance ont donné au mot « magie », ce mot, dans sa véritable et grande signification, n'en veut pas moins dire : la science la plus haute, ou sagesse basée sur la connaissance et l'expérience pratique.

L'art de la magie est l'art d'employer d'invisibles forces, soi-disant spirituelles, pour obtenir certains résultats visibles. De telles forces ne sont pas nécessairement des entités parcourant, ici et là, l'espace vide, entités toujours prêtes à venir au commandement de quiconque a appris à se servir de certains mots, et à accomplir certaines cérémonies.

La puissance magique vient principalement des influences invisibles créées par les *émotions*, la volonté, les désirs et les passions, les pensées et l'imagination, l'amour, la haine, la crainte et l'espérance, le doute et la foi.

Influences invisibles, produit de tout ce qui nous agite, elles n'en sont pas moins toutes puissantes. Ce sont des puissances émanées de ce que nous appelons l'*Ame*.

Et ces puissances sont employées par chacun, partout et tous les jours, soit sciemment ou inconsciemment, soit en le voulant, ou sans le vouloir.

Ceux qui, ne pouvant résister à de telles influences, se laissent dominer par elles, au lieu de les dominer, sont des instruments passifs, à travers lesquels les pou-

voirs invisibles agissent, après les avoir réduits, qu'ils le veulent ou non, à l'état d'esclave.

Tandis que ceux qui deviennent capables de se contrôler eux-mêmes, obtiennent le pouvoir de contrôler et de guider ces influences, et sont, en proportion de leur puissance de contrôle, d'actifs, de puissants, de véritables magiciens, pouvant employer leur pouvoir pour le bien ou pour le mal.

Nous voyons donc par là que, en dehors des gens irresponsables, toute personne qui a une certaine force de volonté est, pour peu qu'elle exerce cette force de volonté, un *Magicien actif*;

Un « Magicien » *blanc*, s'il emploie ses pouvoirs pour le bien ; un magicien *noir*, s'il les emploie pour le mal.

Il y a plus de magie dans une robe artistement faite et dans des manières raffinées, que dans tous les grimoires et dans toute les formules d'un ignorant sorcier.

Nous aimons et respectons une personne et nous lui obéissons, non pas en raison de sa force physique, mais bien en raison de sa valeur intellectuelle et morale ; ou bien encore nous subissons le charme d'une autorité réelle ou imaginaire, attribuée, à tort ou à raison, à la personne à laquelle nous nous soumettons bénévolement.

Un roi ou un évêque, pris comme un simple personnage, n'a pas plus de pouvoir que le dernier de ses laquais, et il lui faut se faire connaître, s'il veut être obéi.

Un capitaine peut, au point de vue physique, être l'homme le plus faible de sa compagnie, et pourtant ses soldats lui obéissent.

Nous aimons ce qui est beau, ce qui est grand, ce qui est harmonieux ; ce ne peut être en raison de l'utilité pratique que ces choses ont dans notre vie : — nous ne les aimons que parce qu'elles satisfont à un besoin

intérieur, qu'elles répondent aux désirs du *sens interne*, qui n'appartient pas au plan physique.

La civilisation gagne plus de terrain au moyen des influences intellectuelles et morales que par l'emploi des bayonnettes; et n'est-on pas dans le vrai, lorsqu'on affirme qu'en notre siècle la plume est cent fois plus puissante que l'épée?

Imaginons-nous ce que serait notre terre sans le magique pouvoir de l'amour de ce qui est beau et harmonieux, et quelle figure aurait un monde taillé sur le patron fourni par nos *philosophies rationalistes modernes*.

Un monde dans lequel le pouvoir universel du bien serait complètement méconnu, ne serait qu'un monde de maniaques, d'hallucinés.

Dans un tel monde, l'art et la poésie ne sauraient exister; la justice ne serait qu'un vain mot employé de temps en temps pour la forme.

L'honnêteté deviendrait synonyme d'imbécillité; la loyauté, la droiture, ne seraient qu'une douce folie, et le dieu *du Self, l'égoïsme*, serait partout le seul vrai dieu reconnu, servi, adoré.

La Magie peut donc être considérée comme étant tout simplement une Science qui traite des pouvoirs moraux et mentaux de l'homme; science qui enseigne, en même temps, quelle puissance de contrôle cet homme peut exercer sur lui-même et sur les autres.

Pour étudier les pouvoirs de l'homme, pour connaître jusqu'où peut s'étendre sa puissance, il est nécessaire d'apprendre ce qu'il est, et quelle est la relation qui existe entre lui et l'univers.

Une telle investigation, bien dirigée, montrera que les éléments qui composent l'homme essentiel sont identiques à ceux qui composent l'univers —; autrement dit l'univers est le *macrocosme*, et l'homme, sa copie parfaite, est le *microcosme*.

Nous sommes nés dans un monde dans lequel nous nous trouvons entourés d'objets physiques, mais il nous semble qu'au-dedans de nous nous portons un autre monde, un monde subjectif, chargé de recevoir et de retenir les impressions du monde extérieur.

Chacun de ces mondes est un monde particulier, ayant avec l'espace des relations, mais des relations différentes.

Chacun de ces mondes a ses jours de soleil et ses nuits de ténèbres, qui ne sont pas régularisés par les jours et les nuits de l'autre soleil. Chacun de ces mondes a ses nuages et ses orages, et des formes, et une figure, qui lui sont propres.

A mesure que nous avançons, nous écoutons les enseignements de la science pour essayer de découvrir la véritable nature de ces deux mondes, et les lois qui les gouvernent.

Mais la science physique ne s'occupe que des formes, et les formes changent constamment. Aussi ne peut-elle donner qu'une solution partielle des problèmes que nous présente à résoudre le monde objectif, et laisse-t-elle presque complètement dans l'obscurité les questions ayant rapport au monde subjectif.

La science moderne classe les phénomènes et décrit les événements ; mais décrire *comment* un événement s'est produit, n'est pas suffisant pour expliquer *pourquoi* il s'est produit.

Découvrir des causes qui ne sont elles-mêmes que les effets d'une Cause originale inconnue, c'est échapper à une difficulté pour retomber dans une autre.

La science décrit quelques-uns des attributs des choses, mais la première cause, qui amena à l'existence ces attributs, lui est tout à fait inconnue et lui restera inconnue, tant que ses pouvoirs de perception ne pourront pénétrer l'invisible, le *non-vu*.

En dehors des observations scientifiques, il semble

qu'il y a encore une autre méthode pour arriver à obtenir quelque connaissance de ce côté mystérieux de la nature, car les enseignements de toutes les religions du monde ont la prétention d'avoir sondé les profondeurs où le savant ne peut pénétrer.

Que de gens croient en une doctrine qu'ils annoncent comme ayant été révélée par quelque messager angélique venant de la part d'un Etre suprême omni-présent et infini, bien que personnel, (ce qui ne se peut sans qu'il soit limité), et dont la réalité n'a jamais été prouvée.

Et, bien que l'existence d'un tel être soit plus que douteuse, les hommes de toutes les contrées de la terre se sont inclinés, courbés par la crainte, devant ses soi-disant ministres ; toujours prêts, ces hommes, pour obéir à ce dieu imaginaire, à s'entredéchirer au moindre signe donné par ses ministres. Leurs biens, leur vie, leur honneur même, appartenaient réellement à ceux qu'ils considéraient comme les représentants, les confidents de ce Dieu.

Hommes et femmes supportent bénévolement toutes sortes de souffrances et de misères, au-devant desquelles ils vont quelquefois même, dans l'espoir d'obtenir une récompense aléatoire dans une vie future des plus incertaines. Quelques-uns détruisent leur propre corps dans le but d'arriver plutôt en ce lieu de félicité que tout le monde ignore ; d'autres meurent de frayeur, craignant de perdre ce qu'ils ne possèdent pas ; des milliers d'individus sont occupés à enseigner aux autres ce qu'ils ne connaissent pas eux-mêmes ; et, malgré la quantité de religions différentes qui se partagent le cœur des croyants, sur toute la surface du Globe, il y a relativement fort peu d'esprits vraiment religieux.

Le terme *Religion* est dérivé du mot latin *Religare*, reliaer, qui lie, qui relie.

Religion, prenant le mot dans son véritable sens, s'ap-

plique à toute science dont le but est de rechercher le lien qui peut et doit exister entre l'homme et le monde de Causes, que nous appelons indifféremment *Nature* ou *Dieu*.

.Dieu, ici, signifie *Cause première et Suprême*, et *Nature*, l'effet de sa manifestation.

La vraie religion est donc une science et une science bien au-dessus de celles qui ne s'appuient que sur la seule perception des sens. Cette religion s'accorde, néanmoins, avec tout ce qu'il y a de vrai dans ces sciences expérimentant sur des plans inférieurs, et, quand il y a conflit, ce n'est qu'entre ce que ces dernières enseignent de faux.

Vraie science et vraie religion sont toujours d'accord, sur tous les points, et ne signifient vraiment qu'une seule et même chose.

Une religion et une science qui ne s'appuient que sur du vague et ne travaillent que sur des illusions sont, l'une et l'autre, choses trompeuses et illusoire, et les effets produits par leurs enseignements sont également désastreux pour l'esprit humain.

Mais où est la véritable Religion ? — Où est la véritable Science ?

Il n'y a aucun doute qu'une relation définie doit exister entre l'homme et la *Cause* qui l'amena à l'existence.

Une science ou une religion, vraiment digne de ce nom, doit donc enseigner, faire connaître, les véritables conditions de cette relation.

Si nous prenons une vue générale et superficielle de tous les systèmes religieux du monde, nous les voyons tous se contredire en apparence, et nous trouvons dans tous une même masse de superstitions et d'absurdités, reposant pourtant sur un grain de quelque chose qui est solide et vrai.

Nous admirons et citons toujours la doctrine morale du système religieux que nous professons, oubliant

que toutes les religions, reposant sur le même fond de vérité interne, ont nécessairement la même éthique, comme expression doctrinale.

Ce sont les complications des cultes qui font, seules, les différences si grandes qui existent entre les diverses confessions. <sup>1</sup>.

Mais, si l'on délaisse ces expressions vaines et extérieures et qu'on examine sérieusement le fond, on verra que tous les enseignements religieux avaient pour but primitif de faire connaître une seule et même vérité ; — Vérité cachée, maintenant, sous un langage tellement allégorique, défigurée si complètement par sa personification en images sculptées et peintes ayant la prétention de nous représenter le réel et le *sans formes*, qu'il est impossible, à moins de sérieuses et particulières études, de la retrouver et de la reconnaître.

Ces formes écrites, peintes, sculptées, sont le moyen dont on se sert pour attirer sur la Vérité l'attention des esprits encore loin de la maturité. Elles sont, ces images, pour les hommes enfants de toutes les nations, ce que les alphabets illustrés sont aux petits enfants.

Avant qu'ils puissent lire dans leur propre cœur, il serait aussi déraisonnable de priver de leurs images les hommes, qui, par l'état de leur cerveau, sont encore dans l'enfance mentale, que de retirer des mains de nos bébés les albums coloriés qui sont leur joie, et de les forcer à lire dans les livres imprimés qu'ils ne peuvent encore comprendre.

Mais, si les enfants, les grands comme les petits, gardent toute leur vie ces livres du premier âge, et s'ils n'apprennent jamais à lire dans le texte, ils finiront par prendre l'image pour la chose même qu'elle doit représenter.

Ils oublient, en contemplant ces formes qui frappent

<sup>1</sup> Voir aussi Burnouf : *Science des Religions*. (N. D. L. D.)

leurs sens, que les formes ne sont que des illusions, et que la réalité, qui est *sans forme*, n'en peut jamais prendre une pour nos yeux. — C'est qu'il est bien plus facile de croire que de penser.

Donc, si les enfants ne doivent pas s'attarder, une seconde de plus qu'il ne faut, sur ces enluminures, et négliger, par paresse d'esprit, de commencer une plus sérieuse éducation, l'humanité qui, dans le cycle présent, a touché à l'adolescence, ne doit plus conserver ses superstitions d'un autre âge.

Si elle veut grandir et se développer, il lui faut, maintenant, une nourriture plus substantielle. Ce n'est plus une opinion toute faite sur tel ou tel sujet qui pourra l'alimenter ; elle a besoin de penser par elle-même, de savoir, de connaître ; — mais la connaissance ne peut s'obtenir sans efforts.

L'opinion qu'une personne exprime ne peut amener la conviction dans l'esprit d'une autre que si cette opinion vient corroborer une expérience déjà faite par la personne qu'il s'agit de convaincre.

Un homme ne peut sérieusement croire en une chose que lorsqu'il la connaît bien, et, actuellement, aucun de nous ne peut arriver à la connaissance d'une chose, sans avoir perçu cette chose. Le but réel de tous les systèmes religieux devrait donc être d'enseigner à tous la voie à suivre pour développer en soi le pouvoir de percevoir la vérité.

Demander à un homme d'accepter sans examen l'opinion exprimée par un autre, et exiger qu'un tel acquiescement bienveillant satisfasse complètement son esprit d'investigation, c'est lui demander d'être ignorant toute sa vie, en s'abandonnant ainsi lui-même, en ayant plus foi en l'esprit des autres qu'en son propre esprit. Mais les ignorants qui n'ont aucune connaissance ne peuvent avoir ni convictions, ni foi, et leur adoption de tel ou tel système religieux ne dépend absolument

que des circonstances qui présidèrent à leur naissance, ou de celles au milieu desquelles ils se trouveront placés plus tard.

Pour le commun des ignorants, il est tout simple d'accepter, sans examen, une croyance toute faite, acceptée de la même façon par ses parents et par ses voisins.

Et si, dans le cours de la vie, quelques-uns de ces hommes changent de croyance, ce n'est que par l'effet d'un sentimentalisme maladif, ou poussés par des considérations égoïstes leur faisant espérer quelque bénéfice du changement.

Opéré dans de telles circonstances, ce changement ne peut avoir aucun résultat, ni au point de vue spirituel, — car pour atteindre à la vérité, il faut l'aimer pour l'amour seul d'elle-même, et sans aucune pensée d'avantage personnel à retirer de son culte, — ni au point de vue intellectuel, — car l'esprit d'un homme ne peut absolument rien gagner à quitter une superstition pour s'engager dans une autre.

Nous le répétons, la seule voie possible pour arriver à la vérité, c'est de la chercher par amour seul de la vérité, le cœur libre de tout souci terrestre, de toutes attaches, de tous préjugés.

Il ne faut pas non plus dédaigner, de parti pris, les opinions des autres ; nous devons, au contraire, nous attacher à les connaître, et les peser dans la balance de notre raison ; — les rejeter sans examen, ou les accepter aveuglément, nous est aussi préjudiciable l'un que l'autre.

Acceptés de cette façon, les enseignements même des plus grands Initiés du monde, tout en nous instruisant, ne nous serviraient absolument à rien pour arriver à posséder la réelle Connaissance, la Science parfaite. Ils peuvent nous montrer la voie, mais c'est nous qui de-

vons, échelon par échelon, gravir tous les degrés de l'échelle.

Nous ferions de nouveau fausse route et retomberions dans le système de la foi aveugle, si dégradant pour l'esprit, si nous croyions que nous soumettre, sans réserve, à leur *dictum*, est le but final auquel nous devons atteindre.

La connaissance donne la force, le doute paralyse la volonté. Tant qu'un homme se croira incapable de marcher, il ne pourra marcher.

Un homme, qui sait par expérience qu'il peut se commander à lui-même, sera capable de le faire; et celui qui se connaît peut commander à ce qui est au-dessous de lui, parce que le supérieur contrôle l'inférieur, et qu'il n'y a rien de plus haut que l'homme ayant atteint la parfaite connaissance de lui-même.

La science rationaliste peut-elle nous faire arriver à avoir quelque connaissance de l'homme vrai? Non, car sa puissance d'investigation, aidée d'instruments physiques, ne peut s'étendre plus loin que les sens physiques ne le permettent. Elle n'a aucun moyen de dépasser le champ étroit qu'ils limitent; elle ne peut entrer dans le temple de l'Invisible et de la Réalité; elle ne sait voir que les formes qui la cachent.

L'extérieur trompeur de l'homme attire seul ses regards, et fait l'objet de toutes ses recherches. La science rationaliste ne sait absolument rien de ce qu'est l'homme essentiel, l'homme réel; elle doute même de son existence.

Aussi est-ce bien en vain que nous nous adressons à elle pour qu'elle nous aide à résoudre le problème posé par le sphinx d'Egypte, il y a des milliers d'années.

Les religions populaires ne nous donneront pas une lumière plus grande sur ce sujet, car la conception que la moyenne des théologiens s'est faite de l'Être mysté-

que des circonstances qui présidèrent à leur naissance, ou de celles au milieu desquelles ils se trouveront placés plus tard.

Pour le commun des ignorants, il est tout simple d'accepter, sans examen, une croyance toute faite, acceptée de la même façon par ses parents et par ses voisins.

Et si, dans le cours de la vie, quelques-uns de ces hommes changent de croyance, ce n'est que par l'effet d'un sentimentalisme maladif, ou poussés par des considérations égoïstes leur faisant espérer quelque bénéfice du changement.

Opéré dans de telles circonstances, ce changement ne peut avoir aucun résultat, ni au point de vue spirituel, — car pour atteindre à la vérité, il faut l'aimer pour l'amour seul d'elle-même, et sans aucune pensée d'avantage personnel à retirer de son culte, — ni au point de vue intellectuel, — car l'esprit d'un homme ne peut absolument rien gagner à quitter une superstition pour s'engager dans une autre.

Nous le répétons, la seule voie possible pour arriver à la vérité, c'est de la chercher par amour seul de la vérité, le cœur libre de tout souci terrestre, de toutes attaches, de tous préjugés.

Il ne faut pas non plus dédaigner, de parti pris, les opinions des autres ; nous devons, au contraire, nous attacher à les connaître, et les peser dans la balance de notre raison ; — les rejeter sans examen, ou les accepter aveuglément, nous est aussi préjudiciable l'un que l'autre.

Acceptés de cette façon, les enseignements même des plus grands Initiés du monde, tout en nous instruisant, ne nous serviraient absolument à rien pour arriver à posséder la réelle Connaissance, la Science parfaite. Ils peuvent nous montrer la voie, mais c'est nous qui de-

vons, échelon par échelon, gravir tous les degrés de l'échelle.

Nous ferions de nouveau fausse route et retomberions dans le système de la foi aveugle, si dégradant pour l'esprit, si nous croyions que nous soumettre, sans réserve, à leur *dictum*, est le but final auquel nous devons atteindre.

La connaissance donne la force, le doute paralyse la volonté. Tant qu'un homme se croira incapable de marcher, il ne pourra marcher.

Un homme, qui sait par expérience qu'il peut se commander à lui-même, sera capable de le faire ; et celui qui se connaît peut commander à ce qui est au-dessous de lui, parce que le supérieur contrôle l'inférieur, et qu'il n'y a rien de plus haut que l'homme ayant atteint la parfaite connaissance de lui-même.

La science rationaliste peut-elle nous faire arriver à avoir quelque connaissance de l'homme vrai ? Non, car sa puissance d'investigation, aidée d'instruments physiques, ne peut s'étendre plus loin que les sens physiques ne le permettent. Elle n'a aucun moyen de dépasser le champ étroit qu'ils limitent ; elle ne peut entrer dans le temple de l'Invisible et de la Réalité ; elle ne sait voir que les formes qui la cachent.

L'extérieur trompeur de l'homme attire seul ses regards, et fait l'objet de toutes ses recherches. La science rationaliste ne sait absolument rien de ce qu'est l'homme essentiel, l'homme réel ; elle doute même de son existence.

Aussi est-ce bien en vain que nous nous adressons à elle pour qu'elle nous aide à résoudre le problème posé par le sphinx d'Egypte, il y a des milliers d'années.

Les religions populaires ne nous donneront pas une lumière plus grande sur ce sujet, car la conception que la moyenne des théologiens s'est faite de l'Être mysté-

rioux qu'on appelle un homme est aussi vide que celle qu'a trouvée le professeur de science moderne.

Ils regardent l'homme comme un être personnel, isolé des autres êtres qui l'entourent, et de son infime personnalité ils font un centre particulier d'attraction pour tous les intérêts de l'Infiniment grand.

Ils oublient ou ignorent, ces théologiens, que le principal système religieux sur lequel ils ont bâti le leur, enseigne formellement que l'homme original, essentiel, *l'Adam*, était une puissance impersonnelle; que l'homme réel, le Christ, est un *Tout*, qui ne peut être divisé, et que l'homme personnel, particulier, n'est que le temple passager dans lequel l'Esprit Universel réside. Les fausses conceptions, nées de l'ignorance de la véritable nature de l'homme, sont cause que les religions payennes ou chrétiennes du globe s'appuient toutes sur un sentiment d'exclusivisme et sur l'esprit du plus parfait égoïsme, esprit si contraire aux enseignements de la véritable Religion.

Chrétiens ou païens s'attendent tous à voir conférer, par un être imaginaire, à leur insignifiante personnalité, un bien particulier, soit en ce monde, soit dans un autre.

Païens ou chrétiens, gens à vue courte, mettent tous leur propre salut avant tout, et ne s'occupent de celui des autres que par occasion.

En cajolant certaine déité personnelle, ils espèrent bien obtenir des faveurs qu'il n'ont nullement méritées, faire oublier le mal qu'ils ont accompli, et entrer ainsi dans le *ciel*, avec leurs vices réels et leurs vertus de contrebande.

Celui qui n'est conduit que par des considérations personnelles ne peut entrer dans un *ciel* où les considérations personnelles n'existent pas.

Celui qui ne s'inquiète pas du *ciel*, mais se contente de ce qu'il a fait de bien où il est, par l'amour seul du bien, est déjà dans le *ciel*; il a son *ciel*, pendant que

les autres, envieux et égoïstes, le réclament en vain.

Être sans désirs personnels, être satisfait de ce qu'on a, être libre d'esprit et être au *ciel*, ne signifient qu'un seul et même état, dans lequel liberté parfaite et bonheur complet existent.

L'homme qui accomplit un acte en vue d'une récompense n'est heureux que lorsqu'il a obtenu cette récompense, mais à peine l'a-t-il que son bonheur prend fin.

Tant qu'il reste quelques travaux à faire et que la tâche n'est pas accomplie, le repos ne peut être permanent. Aussi l'accomplissement du devoir apporte-t-il toujours avec lui sa récompense.

L'homme qui fait le bien dans un but intéressé n'est pas libre ; il est son propre serviteur, il ne travaille que pour lui et non pour le bien absolu. Aussi le bien ne lui doit rien, puisqu'il n'a travaillé que pour soi. C'est en soi qu'il doit trouver son salaire.

L'homme qui, poussé par un motif personnel, accomplit une mauvaise action, n'est pas plus libre, n'est pas plus son maître, que celui qui désire le mal, mais ne s'en abstient que par la crainte seule de ce qui peut s'ensuivre.

Celui qui a reconnu, dans le fond de son propre cœur, le pouvoir de l'univers, celui-là seul est libre.

Celui dont la volonté est influencée par son propre *self* est l'esclave de sa personnalité ; mais celui qui a vaincu ce *self*, l'égoïsme étroit et bas, entre dans une vie plus haute et devient une puissance.

La science de la vie consiste à subjuguier ce qui est bas et à laisser dominer ce qui est haut ; aussi sa première leçon est-elle de nous enseigner à nous libérer de l'amour de soi, ce premier ange du mal qui, selon Edwin Arnold, « Dans l'univers, comme dans un miroir, « voit son image chérie réfléchie par cet amour de soi « qui ne sait que crier : Moi, moi, et voudrait voir le « monde à ses pieds, toujours prêt à s'abimer au

« moindre signe, à son moindre désir. » (Edwin Arnold — *Lumière de l'Asie.*)

Ce *self* inférieur est composé de beaucoup de *moi*, dont chacun a des droits particuliers, des prétentions, des besoins, qu'il faut contenter ; — besoins qui augmentent en nombre et en intensité, à mesure que nous essayons de les satisfaire.

Ces nombreux *moi* sont les forces demi-intelligentes de l'âme, qui, si on les laissait croître librement, la ruineraient, la réduiraient en poussière, l'annihilerait, mais qui sont, quand on le veut bien, vaincues, réduites à néant, par ce vrai Grand Maître, le *Moi* supérieur, l'Esprit.

Pas n'est besoin, pour accomplir cette tâche, de se transformer en misanthrope et de se retirer dans un désert. Pour ceux qui n'ont pu dominer encore leur personnalité, maîtriser leur *self*, la vie ordinaire, avec son cortège régulier de désagréments et de petits ennuis, est la meilleure école où l'on puisse apprendre à exercer le pouvoir de sa volonté.

« Renoncer aux vanités du monde », ne veut pas dire qu'il nous faille regarder avec dédain les progrès et les découvertes qui se font dans ce monde ; qu'il nous faille rester indifférents aux mathématiques et à la logique, ne se soucier en aucune façon du bien-être et du bonheur de l'humanité, oublier tous nos devoirs de la vie, et négliger notre propre famille.

« Renoncer à soi », signifie : Dominer le sens de la personnalité, se libérer de l'amour des choses que la personnalité désire et dont elle s'est créé un ardent besoin. « Renoncer au monde », signifie : Vivre dans le monde mais ne pas s'attacher au monde ; — signifie : Substituer l'amour universel, à l'amour personnel, considérer les intérêts du Tout comme d'une importance infiniment supérieure à notre propre intérêt, et les droits de tous, comme devant passer avant notre droit particulier.

La renonciation à sa personnalité est immédiatement suivie par le développement de la Spiritualité. A mesure que nous oublions notre propre *self*, nous attachons moins d'importance aux personnalités, aux choses et aux sensations personnelles.

Nous commençons à ne plus voir en nous-mêmes un être permanent, une entité *inchangante* et *inchangeable*, demeurant isolée d'autres entités isolées elles-mêmes, séparées les unes des autres par une épaisse coquille, une solide et impénétrable carapace. Nous nous sentons comme une partie d'un pouvoir infini qui embrasse l'Univers, pouvoir dont notre corps temporaire est le foyer, où viennent se concentrer, pour s'irradier ensuite, les rayons qui constamment découlent de cette sphère infinie de lumière, dont le centre est partout et la circonférence sans limite.

Vue de cette hauteur, la *personnalité* n'apparaît plus que comme bien peu de chose ; nous comprenons son peu d'importance, son insignifiance.

L'homme n'est plus qu'un point dont l'*Idee* fait son centre ; gens et peuples, des grains de sable vivant sur la côte d'un océan sans fin. Luxe fastueux, fortune, gloire, renommée, bulles de savon qu'un rien emporte et détruit ; jouets d'enfants que l'homme abandonne, lorsqu'il sait, aussi naturellement, et sans la moindre idée de sacrifice, que la jeune fille ou le jeune homme laissent la poupée ou le cheval de bois dont ils n'ont que faire plus longtemps. Leur esprit s'est développé, il réclame quelque chose de plus sérieux.

Il en est de même pour l'homme dont l'esprit a atteint un certain degré d'expansion ; les futilités qui contentaient ses puérils désirs ne peuvent plus le satisfaire, il cherche quelque chose de plus élevé, de plus en rapport avec ce qu'il est devenu ; car, à mesure que sa conception de l'infini grandit, tout autour de lui diminue dans une même proportion. La planète elle-même

sur laquelle il vit, ne lui fait plus l'effet que d'une colline, ou même d'un simple paysage, vu à une grande distance.

Cette expansion de notre existence nous prive, il est vrai, de notre pays, de notre intérieur, devenus trop étroits, mais elle nous rend citoyens de l'univers. Et si cette diffusion de notre être brise tout lien fragile et périssable, si elle nous sépare momentanément de nos parents et de nos amis mortels, elle nous unit avec eux, pour toujours, d'un lien indestructible, dans une immortalité sans fin.

Cette vie dans le Tout nous sort des étroites et basses régions des formes illusoires, où nous nous débattons sans air ni lumière, pour nous conduire dans les immensités du royaume de l'Idéal ; et en brisant pour l'homme les portes de sa prison, en le libérant de son enveloppe d'argile, elle le transporte dans les sublimes splendeurs de l'éternelle et universelle vie.

Chaque forme de vie, la forme humaine comprise, n'est rien de plus qu'un foyer dans lequel les énergies du principe universel viennent se concentrer ; mais, plus ces énergies se concentrent, plus elles s'attachent au centre, et moins elles sont capables de manifester leur activité, moins elles peuvent grandir, s'épandre.

L'homme égoïste, qui n'emploie ses capacités que dans son propre intérêt, se diminue lui-même ; il se contracte au lieu de se diffuser, et, à mesure qu'il se referme sur lui-même, qu'il ne vit que pour lui, il devient de plus en plus insignifiant. Il perd de vue le Tout, — et le Tout le perd de vue.

D'un autre côté, si un homme tente l'ascension, sans une certaine dose d'intellectualité et sans posséder des énergies suffisantes pour entreprendre un tel voyage, il dispersera ses forces en vain dans l'espace et finira par se perdre dans ce royaume de l'infini, où il verra

les choses de l'Esprit que son Intellect ne sera pas susceptible de lui faire comprendre.

Il perdra toute idée quelconque ; il ne sera plus qu'un fanatique superstitieux, un rêveur, un halluciné, un fou.

Sur ce champ immense un développement harmonieux ne peut être acquis que par une accumulation d'énergie correspondante à la force d'expansion.

Certaines personnes possèdent de grandes richesses intellectuelles, mais sont fort pauvres en spiritualité ; d'autres sont fortes spirituellement et faibles intellectuellement. Les élus sont ceux chez lesquels les énergies spirituelles peuvent s'appuyer sur un puissant intellect.

Pour devenir pratique, il nous faut d'abord apprendre, par l'observation et une instruction appropriée, à comprendre les choses sur lesquelles notre pratique doit s'exercer.

La compréhension n'est que le résultat d'une assimilation lente de la nourriture particulière donnée à notre esprit. Notre croissance spirituelle dépend de cette plus ou moins bonne assimilation, qui ne peut être que troublée par une quantité exagérée de nourriture mal choisie et mal distribuée.

Il faut, d'abord, que s'éveille en nous un état de conscience de la nature des choses qui vont se trouver sous l'étendue de notre cognition. Une personne arrive, le soir, en pays étranger ; après une nuit de repos, elle s'éveille, le matin, d'un profond sommeil, mais, au premier abord, elle ne sait plus où elle est. Peut-être a-t-elle rêvé des siens, de son intérieur qu'elle a laissé ; et, même les yeux ouverts, il lui faut un certain temps pour se remettre et se reconnaître.

C'est de la même manière que les vieilles erreurs, les fausses manières de penser, de juger, de comprendre, doivent disparaître, avant que nous puissions réaliser de nouvelles vérités.

L'homme ne peut commencer à exister comme un être spirituel que lorsque sa conscience spirituelle est née.

Pour devenir parfait, santé physique, développement intellectuel, perception spirituelle et activité, doivent marcher de pair. L'intuition doit s'appuyer sur un intellect altruiste, et l'esprit pur doit habiter une forme saine.

Le moyen de remplir toutes ces conditions ne peut nous être donné par la science, qui ne s'occupe que d'effets trompeurs, ni par nos croyances religieuses, qui n'ont pour base que de vagues illusions.

Seule, la *Religion de la Sagesse Antique*, dont les fondements reposent sur l'éternelle Vérité, peut nous enseigner la voie, et son application pratique est le plus haut objectif de l'existence humaine.

La Religion de la Sagesse a été et est encore aujourd'hui l'héritage des Saints, des Prophètes, des Voyants et des Illuminés de toutes les nations ; — peu importe le système religieux auquel ils adhèrent.

Elle fut enseignée par les anciens Bhrames, les vieux Egyptiens, par les Juifs du passé, dans les temples et les cavernes ; — Gautama Bouddha la prêcha, et les mystères d'Eleusis, les cérémonies Bachiques des Grecs, comme la vraie religion des chrétiens prenaient leur source dans son sein.

Elle est la Religion de l'humanité et n'a rien à faire avec les confessions, les sectes, les cultes différents, qui se partagent la terre, en divisant les humains.

Maintenant, comme aux temps anciens, ces vérités sont mal comprises et encore plus mal enseignées par ceux qui ont fait profession d'instruire les hommes.

Les *Pharisiens* et les *Sadducéens* du nouveau testament furent les prototypes de nos hommes d'Eglise, et beaucoup de nos savantasses, d'aujourd'hui, en sont l'image fidèle.

En notre temps, comme en ce temps, la Vérité est

journallement crucifiée, entre la superstition et l'égoïsme, et déposée dans le tombeau de l'ignorance, dont il lui faudra de nouveau forcer les portes, un jour.

L'Esprit a fui la forme, chassé par ceux qui adorent la forme et haïssent l'Esprit.

Les idolâtres égoïstes qui prodiguent leur encens à la forme ne pourront jamais connaître la Sagesse ; même quand la foule des humains l'aura trouvée, elle sera encore pour eux la « *Science Secrète* ».

Le financier, entouré de ses banknotes et de ses titres de rente, peut se trouver au milieu des plus sublimes beautés de la nature, sans en être touché ; il ne les voit même pas ; le raisonneur, le sophiste intellectuel, peut demander un symbole et ne pas voir les symboles dont il est entouré.

Le cœur des simples mortels, femmes et hommes, voilà le tombeau qui recèle le *Sauveur* ; la pierre qui en ferme l'entrée sera retirée, un jour, par la force du bien qui éveillera en eux la conscience, et comme un brillant soleil, il apparaîtra, ce *Rédempteur*, et la lumière bienfaisante de ses doux rayons inondera, réchauffera, une génération plus heureuse.

L'existence du pouvoir magique du bien sera, certainement, niée par plusieurs ; mais si l'existence du bien, ou de la magie blanche, est admise par quelques-uns, la puissance du mal, ou la magie noire, doit l'être aussi.

Une personne ayant créé, ou plutôt ayant amené en elle, à l'état de conscience, un pouvoir impersonnel, peut employer ce pouvoir pour le bien ou pour le mal ; — mais si elle l'emploie dans un but de gain personnel seul, elle perdra ce pouvoir, car le sens de sa personnalité, primant tout, détruit la force qui émanait d'elle, cette force n'étant point produite, et ne pouvant l'être, par son *Self* personnel.

Tous les jours, nous entendons parler de personnes

qui se sont servies des pouvoirs intellectuels les plus élevés dans le but le plus vil.

Nous rencontrons, à chaque instant, dans le monde, des gens qui, plus forts que les autres, se servent des vices des hommes pour les amener à se courber sous leur volonté. Ils connaissent les faiblesses de certains humains ; ils savent qu'au moyen, soit de leur avarice, soit de leur ambition, soit de leur égoïsme ou de leur vanité, ils vont pouvoir les mettre sous leur dépendance et les faire servir à leurs desseins.

Poussés par eux, pour satisfaire au besoin de leur ambition ou à un désir quelconque, nous les verrons, esclaves de leurs vices, commettre des meurtres, ou fomenteur des guerres, sans la moindre inquiétude, ni le moindre remords.

Mais tout ceci rentre plus ou moins dans la catégorie des événements qui se produisent sous la poussée de la lutte sauvage pour l'existence.

Ces maux devant rapporter quelque chose à leurs auteurs, ceux-ci ne peuvent être classés parmi les magiciens noirs. Ceux qui agissent ainsi ne pensent point au mal qu'ils vont faire, mais au désir personnel qu'ils veulent satisfaire.

Les *Magiciens noirs* sont ceux qui font le mal pour l'amour du mal en lui-même ; qui font souffrir, blessent, tuent, déshonorent, sans que cela leur rapporte le moindre profit, sauf la seule jouissance de voir souffrir.

Les médisants et les calomnieux, les diffamateurs et les séducteurs, ceux qui divisent les familles, qui s'opposent au progrès et encouragent l'ignorance, appartiennent à cette catégorie des magiciens noirs.

Ils font partie de cette triste association qu'on appelle la puissance des *ténèbres*, pendant que ceux qui font le bien par amour du bien se nomment les enfants de la *lumière*.

La lutte entre la lumière et les ténèbres est aussi

vieille que le monde ; — aucune lumière ne saurait exister sans les ténèbres, comme antithèse et repoussoir ; — de même il ne peut y avoir de mal sans bien.

Le bien c'est la lumière d'un éternel principe de vie ; le mal en est l'ombre. L'existence des deux est absolument nécessaire à la manifestation de chacun.

Le bien absolu existe, mais nous n'avons conscience de son existence que par la présence du mal.

Le mal absolu n'existe pas, car il y a toujours, dans le mal le plus grand, une étincelle de bien.

Une âme où il n'y a pas la moindre parcelle de bien, quels que soient ses emportements contre elle-même, ne peut résister aux forces qui la constituent et qui se combattent l'une l'autre ; elle s'usera dans la lutte, sera réduite en pièces, sous la poussée des sauvages combattants.

La vraie « Rédemption » de l'homme, c'est le plus ou moins de pouvoir pour le bien qu'il peut avoir en lui.

Ce pouvoir attire sur lui, ce qui est bon, et, à la fin, quand la source suprême de tous les pouvoirs attirera en elle, d'où elles émanèrent au commencement, toutes les activités de la vie, les pouvoirs des ténèbres souffriront mille morts, mais les enfants de la lumière iront, joyeux, suivant leur attraction, alimenter cette source de tout bien.

D<sup>r</sup> H. HARTMANN.

*Traduit de l'anglais.*

*(à suivre).*

## LES PREMIÈRES RACES DE LA TERRE

### CATAGLYSMES PÉRIODIQUES

#### ATLANTIS. — LÉMURIA. — LA LOI CYCLIQUE

---

La science Esotérique, bien que s'intéressant principalement aux phénomènes qui sont en général regardés comme étant du domaine religieux, ne serait pas le vaste système, si complet et si digne de foi qu'elle est, si elle ne faisait pas une étude approfondie de tous les faits concernant la vie terrestre, et si elle ne savait pas relier la diversité des détails en un tout harmonieux.

Cette science eût été peu pratique, si elle s'était contentée de calculer les longueurs de temps inimaginables qu'il a fallu à l'humanité pour arriver où elle en est ; si elle s'était contentée de constater le nombre des planètes que cette humanité a dû traverser pour son avancement, — et si elle n'eût pu nous dire la manière exacte dont la vague humaine, — qui nous intéresse plus particulièrement, — s'est développée sur cette terre.

En cela, comme en tout, qui peut le plus, peut le moins.

Cette tâche est une des plus faciles pour les Adeptes, auxquels certaines facultés permettent de lire dans les mystères des autres mondes et des autres existences, et qui peuvent, au moyen de ces facultés naturelles, mais peu communes, remonter le courant des âges, pour se rendre compte du premier souffle de vie sur notre globe.

L'histoire universelle, lorsqu'elle essaie de se reporter aux confins de ce que nous appelons la *période historique*, ne peut aller au-delà de quelques mille ans.

Elle ne sait rien ou fort peu de chose de l'homme avant cette époque, qu'elle trouve déjà si lointaine; mais cette connaissance de la terre et de ses habitants, entrant pour une bonne partie dans la science Ésotérique, nous pouvons avec elle connaître tout ce qui concerne la *quatrième* race, celle qui a précédé la nôtre.

Nous pouvons entrer aussi dans la vie de la *troisième*, de la *seconde* et de la *première*.

Les êtres qui ont formé ces deux races primitives, n'ayant rien créé de ce qu'on peut appeler civilisation, il y a beaucoup moins à dire sur elles que sur les suivantes.

Combien cela doit paraître étrange au lecteur moderne : — Parler de civilisations et retourner en arrière de plusieurs millions d'années.

Où en sont les traces ? dira-t-on. Comment n'aurait-on aucun souvenir d'une civilisation, telle que nous la comprenons aujourd'hui ? — Il est im-

possible que les peuples futurs de la terre en arrivent, un jour, à nous ignorer aussi complètement.

La réponse est toute entière dans les mouvements de la planète, — qui se modèle sur la vie de ses habitants qu'elle suit *pari passu*, dans toutes leurs modifications, à travers toutes les transformations, et dont le compte n'est point terminé.

Les périodes que forment les grandes successions de races sont séparées par de terribles convulsions de la nature et par de grands changements géologiques.

L'Europe n'existait pas à l'état de Continent, quand la quatrième race florissait ; le continent qui portait cette race n'existait pas non plus, quand la troisième régnait sur la terre ; et ces continents qui ont un jour vu la civilisation à son apogée ne sont plus maintenant.

La vague de vie lancée sur la terre, et qui doit y accomplir une Ronde, voit, pendant son parcours sur notre planète, sept grands cataclysmes bouleverser les êtres et les choses.

Chaque race, à une heure dite, à un moment donné, est brusquement arrêtée dans sa voie. — C'est à peine si quelques rares survivants, ici et là, témoignent de son existence, — bien que, se trouvant presque toujours loin du lieu qui fut le berceau de leur race, ils n'en soient plus que les types dégénérés, descendant plus ou moins rapidement l'échelle de l'Humanité, pour retomber dans la barbarie.

La patrie de cette 4<sup>e</sup> race, qui précéda immédiatement la nôtre, était ce continent, dont la littérature

Exotérique elle-même a gardé quelque souvenir : — nous voulons parler de *l'Atlantide* disparue.

Mais la grande Ile, dont Platon relate la destruction, n'était que le dernier morceau restant d'un vaste continent.

Dans l'âge « Eocène », même en ces premiers temps du Grand Cycle de la 4<sup>e</sup> race, les *Atlantes* étaient à l'apogée de leur grandeur, et le continent qu'ils peuplaient et qu'ils avaient civilisé, — cet aïeul de presque tous les continents actuels, — montrait déjà les premiers symptômes d'affaiblissement.

Un jour, il ne resta plus rien de lui qu'un petit morceau de terre au milieu des eaux, une île qui fut appelée Poseidonis ou Possidonis, et qui, il y a 11446 ans, s'effondra dans l'abîme avec fracas.

« Lémuria », continent primitif qui s'étendait au sud de l'Inde, à l'endroit occupé aujourd'hui par l'Océan Indien, continent qui était en relation avec Atlantis, — car l'Afrique n'existait pas encore, — *Lémuria*, disons-nous, ne doit pas plus être confondue avec l'Atlantide, que l'Amérique avec l'Europe.

L'un et l'autre de ces continents subirent le même sort, et, au plus haut point de leur civilisation, ils disparurent sous les eaux.

Dieux, hommes, animaux, plantes, sciences, monuments des arts, tout ce que la civilisation la plus haute peut concevoir et produire, fut emporté par le flot dévastateur.

Une période de *Sept Cent mille ans* sépare les deux catastrophes, car *Lémuria*, continent de la troisième

race, était à l'apogée de sa gloire et vit sa fin, juste aux premiers temps de l'âge Eocène.

Les Australiens à la tête plate sont les derniers spécimens dégénérés de cette race, qui fonda, autrefois, une grande et puissante civilisation.

« Vos géologues, — me disait mon vénérable maître en Occultisme, — ont exploré et sondé les divers « terrains des continents actuels, et croient y avoir découvert tous les secrets de l'Age Eocène. Il ne leur « vient pas à l'idée que, le jour où l'on pourra chercher dans les profondeurs des Océans, que le jour « où la pioche pénétrera à travers les couches de terre « qui gisent enfouies sous les eaux et qu'aucune recherche géologique n'est encore venu troubler ; — « vos géologues ne se doutent guère que, ce jour-là, « toutes leurs théories seront renversées de fond en « comble.

« Ne savons-nous pas que les continents où nous « vivons ont connu, comme Atlantis et Lémuria, « leurs périodes de submersion, et cela plusieurs fois ! « — Ne savons-nous pas que des périodes, assez longues de temps, se sont écoulées pour que ces « continents aient pu voir surgir de nouveaux groupes humains à leur surface, et de nouvelles civilisations se développer !

« Pourquoi donc hésite-t-on à admettre qu'au prochain soulèvement ou au prochain cataclysme, — « car, pour accomplir le grand programme de l'Évolution, il est nécessaire que la terre et ses habitants, « — du commencement à la fin d'une Ronde, — pas-

« sent par une succession de cataclysmes périodi-  
« ques ; — pourquoi donc hésiter à admettre que,  
« lors de la prochaine catastrophe, nos continents, si  
« bien fouillés par la Géologie, seront encore recou-  
« verts par l'Océan, tandis que Lémuria et Atlantis en  
« émergeront de nouveau ?

« Naturellement la 4<sup>e</sup> Race (celle précédant la nôtre),  
« a eu sa période où la civilisation était au Zénith.

« Les civilisations Grecque et Romaine, et même  
« Egyptienne, ne peuvent se comparer à la civilisation  
« que créa la *troisième* race et qui commença avec  
« elle, — pendant l'âge *Eocène*, — car les hommes de  
« la 2<sup>e</sup> race, s'ils n'étaient pas *sauvages*, ne peuvent,  
« néanmoins, pas être appelés *civilisés*.

« Les Grecs et les Romains sortaient de *petites sous-*  
« *racés*, de même qu'une partie des Egyptiens et une  
« partie de notre propre race caucasique.

« Regardez l'Égypte et l'Inde, ayant toutes les deux  
« atteint le plus haut point de civilisation, et, ce qui  
« est davantage : le plus haut point du savoir ; —  
« ces deux nations sont-elles tombées assez bas !

« L'Égypte, comme sous-race distincte, a complè-  
« tement disparu. Ses cophytes ne sont plus qu'un reste  
« hybride.

« L'Inde, l'un des plus nobles rejetons de la même  
« race, n'est plus, maintenant, qu'un mélange de peu-  
« ples appartenant à un grand nombre de sous-ra-  
« ces. — Elle essaie, pourtant de lutter, dans l'espoir  
« qu'un jour elle pourra reprendre sa place dans l'His-  
« toire.

« Les écrits qui traitent de l'Égypte et les monuments qu'on y découvre nous donnent quelques bribes de son histoire.

« Tout cela ne fait que jeter une lueur bien faible sur ses Institutions, ses Arts, sa Religion, ses mœurs, son industrie, car on ne peut remonter au-delà de 12,000 ans, et, à cette époque, il y avait déjà des milliers d'années qu'elle avait atteint le sommet de son cycle, et qu'elle commençait à décliner.

« Les Chaldéens étaient à leur plus haut point, en la connaissance des sciences occultes, à une époque que vous ne connaissez que sous le nom d'âge du Bronze.

« Nous tenons pour certains, — (mais comment allez-vous garantir au monde que vous avez raison ?) — que des civilisations, bien plus grandes, bien plus complètes que les nôtres, ont déjà existé, qu'elles se sont développées jusqu'à l'extrême ; puis qu'elles ont déchu et qu'elles sont disparues. — On est encore étrangement loin de la vérité, quand, avec vos plus hardis penseurs, on croit simplement qu'il y a eu des Civilisations, avant la fondation d'Athènes et de Rome.

« Nous affirmons, nous, qu'une série de civilisations se sont succédé sur tous les points du globe, et que, comme toute chose en ce monde, elles ont eu leur instant de gloire et leur jour de déclin.

« Il y a fort peu de temps que la découverte des traces de la civilisation Assyrienne et Phénicienne est venue rappeler à l'histoire l'existence de ces ancien-

« nes civilisations, et cette découverte a ouvert aux  
« esprits de nouveaux horizons.

« Mais, si loin que remonte la pensée, elle ne peut  
« encore lire les premières pages de l'histoire de l'Hu-  
« manité.

« Si éloignées que soient les civilisations Assyrienne  
« et Phénicienne, cet éloignement n'est encore rien,  
« si on le compare à la durée qui nous sépare des ci-  
« vilisations antérieures.

« Et pourtant que de difficulté ces civilisations re-  
« lativement rapprochées de nous, n'ont-elles pas eu  
« à se faire accepter !

« Les recherches archéologiques ont suffisamment  
« prouvé que les traces de l'Homme se retrouvent jus-  
« que dans un passé des plus lointains, dans un passé  
« où l'Histoire n'a pas encore su ou pu pénétrer.

« Et comme preuve de cette existence de l'Homme  
« et de la hauteur à laquelle il avait déjà pu s'éle-  
« ver, n'avons-nous pas, au besoin, les annales sa-  
« crées d'un peuple qui fut, autrefois, une puissante  
« nation, — annales des plus dignes de foi et que ses  
« descendants nous ont conservées avec le plus grand  
« soin.

« Nous savons très bien que parler de civilisation  
« aux époques *Anté-glaciaires*, semble, non seule-  
« ment impossible, mais insensé au plus savant géo-  
« logue, comme au plus vulgaire profane.

« Que va-t-on nous répondre, quand nous affirme-  
« rons que le Chinois, — le *vrai* chinois de l'intérieur,  
« et non pas ce mélange hybride de la 4<sup>e</sup> et de la 5<sup>e</sup>

« race, — dont la famille qui occupe, en ce moment,  
« le trône, est un spécimen ; — le Chinois aborigène,  
« pur de toute alliance, — lequel appartient à la plus  
« haute et dernière branche de la 4<sup>e</sup> race, — est le  
« descendant direct d'un peuple qui avait élevé la ci-  
« vilisation à son maximum, — et cela au moment  
« où la 5<sup>e</sup> race ne faisait que commencer à apparaître  
« en Asie.

« Quel était ce moment ?

« Calculons. — Le groupe d'Iles, découvert par Nor-  
« denskiold, à bord de la *Véga*, fut trouvé littérale-  
« ment couvert des restes fossiles de chevaux, de mou-  
« tons et de bœufs, se mêlant à des os d'éléphants, de  
« mammouths, de rinocéros et autres monstres, appar-  
« tenant à une époque, où, selon la science officielle,  
« l'homme n'avait pas encore fait son apparition sur  
« la terre.

« Il sera bientôt démontré que cette région redou-  
« table, où règne un éternel hiver, et que l'homme,  
« le plus fragile des animaux, ne peut songer à habi-  
« ter, jouissait, non seulement d'une chaleur tropi-  
« cale, — fait dont les savants conviennent, — mais  
« encore d'une civilisation à laquelle nous aurions  
« beaucoup à envier.

« Les peuples, qui occupaient alors cette contrée  
« bénie du soleil, étaient des peuples de la 4<sup>e</sup> race,  
« dont nous relevons les derniers restes dans le Chi-  
« nois dégénéré, et que rien ne peut relever.

« Parmi les Chinois se trouvent encore mêlés les  
« derniers sur vivants de la 3<sup>e</sup> race.

« Quant à la majorité de l'espèce humaine, elle  
« appartient encore à la 4<sup>e</sup> race.

« Le Chinois, le Malais, le Mongol, le Thibétain, le  
« Javanais, etc., etc., sont des membres de la septième  
« sous-race de la 4<sup>e</sup> race ; et, mélangés à eux, il y a  
« encore des restes des autres sous-races de cette  
« grande 4<sup>e</sup> race, plus des débris de la 7<sup>e</sup> sous-race de  
« la 3<sup>e</sup> race-mère.

« Pour la plupart, ces derniers descendants d'une  
« race disparue ne sont plus que de malheureux  
« êtres dégradés, n'ayant d'humain que le nom. —  
« Pourtant, ils sont issus, en ligne directe, de ces  
« peuples puissants qui ont donné naissance à des  
« nations prospères et qui ont produit les civilisations  
« les plus avancées. »

« Chaque Ronde, chaque race, chaque sous-race,  
« a ses grands et ses petits cycles sur toutes les pla-  
« nètes parcourues.

« La quatrième *ronde*, celle qui nous emporte en ce  
« moment, a, comme les autres, son grand cycle ;  
« elle a aussi ses races et ses sous-races. — L'état du  
« progrès humain, depuis 2,000 ans, est dû à un double  
« effet du grand cycle, qui touchait à la courbe des-  
« cendante, tandis que le petit cycle, celui de notre  
« sous-race, marchait vers son point culminant.

Mais, rappelez-vous que, bien qu'appartenant à la  
« 5<sup>e</sup> race, vous n'êtes membres que d'une sous-race  
« occidentale.

« Malgré tous vos efforts, ce que vous appelez *civili-*  
« *sations* reste étroitement confiné à votre continent. Si

« cette civilisation s'est étendue en Amérique, ce n'est  
« que sur les derniers rejets de votre race, qui ont été  
« s'y établir.

« Au bruit que l'on fait autour de cette civilisation,  
« on dirait que tous les peuples doivent venir se  
« délecter à sa lumière, qui n'a pas l'intensité que l'on  
« croit et qui ne rayonne pas si loin qu'on se plaît  
« à se le figurer.

« Il n'y a pas d'élan en Chine, et, au Japon, vous  
« n'avez que la caricature de votre civilisation.

« Un étudiant en Occultisme ne devrait pas parler  
« de l'état stagnant d'un peuple quelconque de la  
« 4<sup>e</sup> *Ronde*, puisqu'au delà des progrès qui ont signalé  
« le commencement de l'Ere relativement moderne  
« en occident, l'histoire, — telle que vous la connaissez,  
« — ne sait rien ou à peu près rien de ce qui a précédé  
« chez les autres peuples.

« Que savez-vous encore, — pour prendre un exem-  
« ple, — de ce qu'a été l'Amérique avant la con-  
« quête Espagnole ?

« Et, pourtant, moins de deux siècles, avant l'ar-  
« rivée de Fernand Cortez, en ces lieux, le même  
« élan progressiste, que vous constatez chez vous et  
« aux états-Unis, se manifestait parmi les peuples des  
« sous-races Mexicaine et Péruvienne.

« Ces sous-races ont fini presque par une complète  
« annihilation, dont les causes ont été générées dans  
« leur sein même.

« Ce dont il vous est raisonnablement permis de  
« parler, c'est de l'Etat stagnant, dans lequel, suivant

« la loi de développement, de croissance, de maturité et de déclin, qui régit les peuples et les mondes, — tombent les races et les sous-races, pendant leur période de transition.

« *La période de transition*, voilà seulement ce qu'a connu des peuples l'Histoire Universelle. — Mais cette histoire reste superbement ignorante des autres conditions dans lesquelles ils ont vécu.

« Elle ignore parfaitement notre histoire, — ce qu'était l'Inde, il y a dix mille ans.

« Vos sous-races vont bientôt atteindre le sommet de leurs Cycles respectifs, et votre histoire ne sait pas retourner plus loin en arrière qu'au moment où la période de déclin avait commencé chez des peuples formant, pour la plupart, des sous-races de la 4<sup>e</sup> race, qui a précédé la nôtre. »

J'ai demandé à qu'elle époque appartenait *Atlantis*, et si le cataclysme qui détruisit ce continent, fut un accident, ou un simple mouvement géologique, arrivant en son temps, pour servir au développement des races et correspondant avec une période d'obscurisation des planètes.

« La réponse fut : — Chaque chose arrive à l'heure qui lui est marquée sur le grand cadran de l'Évolution. S'il en était autrement, le meilleur des voyants ne pourrait calculer le moment précis où de tels cataclysmes, grands ou petits, doivent frapper tel ou tel point du globe.

« Tout ce qu'un Adepté pourrait faire serait de cal-

« culer approximativement la reproduction de tel ou  
« tel fait.

« Mais la succession de ce phénomène procède  
« d'une manière si régulière que l'on peut annoncer,  
« d'avance, les changements géologiques, avec la  
« même précision qu'un astronome prédit une éclipse  
« ou n'importe quelle autre révolution des astres se-  
« més dans l'espace.

« L'effondrement d'Atlantis, continent et île, com-  
« mença durant la période Myocène, comme on a  
« déjà constaté l'effondrement graduel de certains  
« points de vos continents actuels.

« Le premier moment de la disparition d'Atlantis  
« coïncide avec le soulèvement des Alpes, et, au mo-  
« ment de la disparition totale, l'île superbe, men-  
« tionnée par Platon, émerg<sup>e</sup>a à son tour, pour dis-  
« paraître plus tard.

« Les prêtres Egyptiens de Saïs disaient à Solon  
« qu'Atlantis, c'est-à-dire la grande île restée la der-  
« nière, avait péri *9000 ans* avant leur temps.

« Ce n'était pas là un chiffre de fantaisie, car les  
« prêtres Egyptiens avaient conservé avec le plus  
« grand soin ce millésime dans leurs annales secrètes.

« Comme aucune preuve géologique ne dément  
« l'existence de cet antique continent; comme, au  
« contraire, une masse d'évidences se présentent pour  
« affirmer le fait, la science a fini par accepter l'exis-  
« tence d'*Atlantis* et du groupe d'îles qui en dépen-  
« dait. — Une fois encore la *Vérité* est venue par la  
« soi-disant *Fable*.

« L'approche de toute nouvelle *obscurisation* est toujours signalée par quelque cataclysme de feu ou « d'eau ; mais, en dehors de cela, chaque race, de par « la loi qui préside à l'évolution des mondes, doit « être séparée en deux, et *violemment*, par l'un ou « l'autre de ces éléments.

« Ayant atteint le sommet de la civilisation, les « *Atlantes*, ou 4<sup>e</sup> race, furent détruits par l'eau.

« *Tous ne périrent pas*, et les restes dégénérés de « ces hommes, par rapport à ce qu'ils ont été, bien « que n'étant plus que des branches de la race-mère, « n'en ont pas moins eu leur heure de gloire et de « grandeur relative.

« Ce qu'ils sont, maintenant, vous le serez, un jour, « la *loi Cyclique* étant Une et immuable.

« Quand votre race, qui est la *cinquième*, aura « atteint au Zénith de son intellectualité physique, et « développé, jusqu'à son dernier point, sa civilisation, « — (il ne faut pas oublier la différence que nous faisons entre une *civilisation matérielle* et une *civilisation spirituelle*), — alors incapable d'aller au-delà, « ses progrès dans le *mal absolu* seront brusquement « arrêtés.

« De même les *Lémuriens* et les *Atlantes* furent « arrêtés dans leurs progrès, dans leur civilisation, « qui, bien que fort élevée, n'en était pas moins, et « en *raison directe de son élévation*, une source de « mal, puisqu'il lui manquait la haute moralité et la « haute spiritualité.

« Regardez les anciens Grecs et les Romains — (les

« modernes appartiennent à la 5<sup>e</sup> race); — ils descen-  
 « daient des *Atlantes*. — Voyez combien fut courte,  
 « si elle fut éblouissante, leur période de gloire, et  
 « combien vite s'évanouirent leurs jours de renommée  
 « et de puissance.

« Ces Grecs, ces Romains, appartenaient aux sous-  
 « races des sept rejetons de la race-mère.

« Aucune race-mère, pas plus que ses branches et  
 « ses bourgeons, ne peut, en vertu de la loi qui régit  
 « la vie, empiéter sur les prérogatives de la race ou  
 « sous-race qui va suivre. — Autrement dit, il ne lui  
 « est pas permis de se servir des pouvoirs et des con-  
 « naissances qu'elle a acquis, et qui sont mis en ré-  
 « serve pour ses successeurs.

« Les progrès dans le mal absolu qu'un cataclysme  
 « seul peut arrêter, à l'apogée de chaque race, tour à  
 « tour, commencent à se manifester au sein des So-  
 « ciétés, quand, par le moyen des recherches *pure-*  
 « *ment intellectuelles* et des « *Expériences scientifi-*  
 « *ques* » ordinaires, les hommes qui composent cette  
 « race se sont rendus maîtres de *Pouvoirs particuliers*  
 « sur la nature.

« Ces *pouvoirs* sont ceux que l'*Adepté* possède. —  
 « Mais avec l'*Adepté*, ils ne sont point malfaisants,  
 « car il les a acquis par le développement des facultés  
 « *spirituelles* les plus hautes que puisse posséder l'Hu-  
 « manité. »

Ces pouvoirs, acquis par des moyens, *autres* que par  
 le développement des plus hautes *qualités morales*, peu-  
 vent faire courir aux Sociétés les plus grands dangers.

En des mains égoïstes et perverses, ils peuvent aider à l'accomplissement des crimes les plus horribles, sans que leurs auteurs en soient jamais découverts.

En fait, ces Pouvoirs n'ont absolument rien de *surnaturel*. Ils ne sont que la mise en œuvre de certaines *forces obscures de la matière*, — forces que les études scientifiques, dans le cours ordinaire de leur progrès, pourront parfaitement découvrir et employer.

A. SINNELT.

(Traduit de l'anglais.)

## ÉCHOS DU MONDE OCCULTE

SOCIÉTÉ THÉOSOPHIQUE

—  
Section Ésotérique  
—

Londres, 25 décembre 1889.

Moi, par la présente, nomme le Colonel Olcott comme agent secret et unique représentant officiel de la Section Ésotérique pour les pays d'Asie.

Toute correspondance relative à l'admission dans cette section où à la démission des membres doit lui être adressée. Toutes les instructions seront transmises par lui et ses décisions doivent être reçues et acceptées comme si elles étaient données par moi-même.

Toute la correspondance ainsi adressée devra porter invariablement sur l'enveloppe « privé »

Signé : H. P. BLAVATSKY.

Les membres de la Section ésotérique de Londres et des districts environnants se sont réunis en une seule Loge, dans l'intention, entre autres, de stimuler l'action théosophique et d'organiser les membres de la société en groupes de travailleurs. On espère que par ce moyen les travailleurs rendront de plus grands services à la Société.

Aucun membre n'a besoin de demander son admission dans la S. E. s'il n'est disposé à adopter « en plein » les trois objets de la S. F. et à devenir un travailleur pratique et ardent de la Théosophie.

H. P. H.

\*  
\*\*

ORDRE OFFICIEL

—  
Société Théosophique  
—

Bureau du Président  
—

Londres, 25 décembre 1889.

En accord avec la requête générale du Conseil de la Section Anglaise, et pour obvier aux inconvénients et pertes de temps qui se produisent en s'adressant au quartier général pour les questions locales courantes ayant besoin de mes décisions officielles ; par la présente je délègue H. P. Blavatsky comme directeur, et Annie Besant, William Kingsland et Herbet Burrow comme membres d'un Bureau d'appel. Ils seront reconnus comme « représentants du Président » pour la Grande-Bretagne et l'Irlande ; en outre par la présente je délègue auxdits représentants pour le Royaume-Uni la juridiction d'appel et les pouvoirs exécutifs qui m'ont été conférés d'après la Constitution et les rè-



Qu'ils nous permettent, en ce 1<sup>er</sup> N<sup>o</sup> du *Lotus Bleu*, qui resserrera encore les liens qui nous unissent à eux, de les remercier de leur sympathie et de leur empressement. — Parmi nos auditeurs, nous signalerons seulement, MM. Jules Lermina, Ed. Thiaudière, Elie Fourès, Bailly, écrivains, journalistes, poètes, plusieurs délégués des *Sociétés Théosophiques de Stockholm et de Boston*, etc., etc.

\*  
\*\*

MAGIE PRATIQUE, — tel est le titre d'un nouveau volume que vient de publier M. Jules Lermina. — Le secret de la vie et de la mort, le passé et l'avenir de l'humanité, les phénomènes physiques, le corps astral, tous les mystères de notre destinée, ici-bas et ailleurs, y sont abordés dans le style alerte familier à la plume de M. Jules Lermina, l'un des écrivains les plus connus et les plus populaires de notre époque.

La qualité maîtresse de ce livre est la clarté, — et ce n'est pas une mince qualité en de pareils sujets.

Certes, au point de vue théosophique, nous aurions plus d'une restriction à faire; mais ce livre n'en est pas moins un des signes des temps, une des preuves les plus évidentes de la puissance des vérités que nous propageons, de la profondeur et de la force du mouvement qui entraîne tous les bons esprits vers une rénovation complète de la science et des idées sur lesquelles elle a vécu jusqu'à ce jour.

D'ailleurs, M. Jules Lermina est un cerveau trop ouvert, une intelligence trop fine et trop affranchie, un penseur trop sincère et trop audacieux, pour s'en tenir définitivement à ce premier stade de son évolution. — Avant peu, il le franchira. Ceux qui cherchent la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, y atteignent toujours. — M. Jules Lermina appartient à cette rare phalange d'esprits supérieurs, et dans la voie féconde et lumineuse où il est entré, il est de ceux qui ne s'arrêtent qu'alors qu'ils ont touché au but.

En tout cas la *Magie pratique* est une œuvre intéressante et instructive sur beaucoup de points, et qui ébranlera, même les adversaires les plus résolus de la nouvelle science, s'ils sont des chercheurs de bonne foi.

---

*Le Directeur Gérant* : — A. ARNOULD.

---

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.